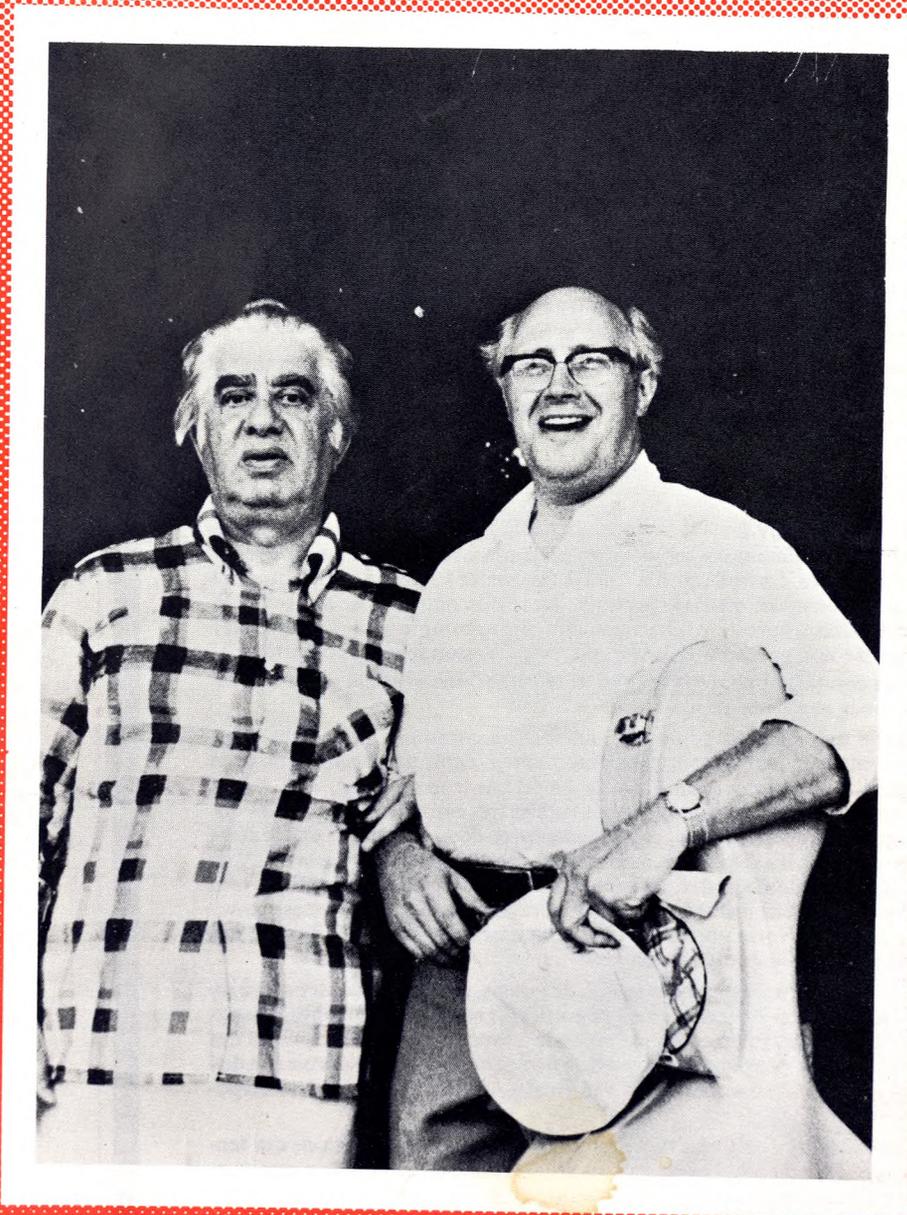


LA CHORALE TCHEKIDJIAN A MARSEILLE.....ARMENIE DE
TOUJOURS SUR FRANCE CULTURE.....FACE AUX LEC
TEURS.....**KHATCHATOURIAN-ROSTROPOVITCH A MO
NACO**.....DE TROP.....CHYPRE OU LA FIDELITE TURQUE

armenia



**RENCONTRE AVEC
KHATCHATOURIAN**



par Ohan HEKIMIAN

éditorial

INTEGRATION : OUI !.. DISPARITION : NON !

Un mensuel arménien écrit en français vient de paraître, grâce à la bonne volonté d'une équipe homogène, saine, libérale, démocrate.

Cette revue aura pour mission essentielle d'apporter dans chaque foyer arménien (et français) un soupçon de notre littérature, de notre histoire, des gouttes à gouttes de notre culture, digne d'être connue ; je l'écris avec fierté.

Les actualités, les sujets brûlants du mois, les diverses manifestations arméniennes quelles qu'elles soient, portées à notre connaissance, la mode, les jeux, les concours tiendront une place importante. Quelques pages seront réservées pour tous ceux ou toutes celles qui désireront mensuellement traiter un sujet, digne d'intérêt, se rattachant directement ou indirectement à la culture arménienne, au passé et au présent du peuple arménien. Ces articles paraîtront avec le nom de l'auteur.

Ceci-dit, qu'il me soit permis de me présenter en quelques mots, malgré la difficulté de se définir et de se juger. Je suis un homme d'observation, de réflexion et d'action mesurée. Je m'en tiens à l'essentiel et me détermine un but, abstraction faite de ma personne, de mes opinions personnelles qui peuvent être contraires à l'intérêt général.

● Mon observation : notre Communauté est sur une voie dangereuse, aidée par une forte pente et se terminant dans un tunnel.

● Ma réflexion : aucun peuple ne peut survivre s'il ne pratique sa langue, s'il n'a pas de connaissances sur son histoire, sur sa culture. Comment voulez-vous qu'un jeune arménien est un sentiment de fierté sans connaissance sur ses ancêtres. Le seul remède à notre ignorance sur notre patrimoine culturel, c'est son enseignement : seule la construction d'une école dans la région marseillaise pourra changer de voie notre communauté. En prenant la voie de l'enseignement, notre communauté survivra éternellement en conservant l'héritage de nos ancêtres, dans la joie, dans la grandeur, avec fierté.

D'ailleurs, j'envisage, si certaines conditions sont favorables, d'effectuer une enquête dans la communauté arménienne pour déterminer son désir et son action.

Un changement de voie demande une décision commune, une action commune, une force commune. Notre communauté s'étant engagée sur la voie périlleuse depuis, déjà, un certain temps, sa mutation en sera d'autant plus difficile. Je pense, néanmoins, qu'il n'est pas trop tard pour agir. Il faut que nous prenions conscience de nos énormes possibilités. Nous sommes très capables dans tous les domaines. Il nous est possible de changer de voie. Nous sommes une force économique. Il existe cette force économique arménienne, ignorée par les arméniens eux-mêmes. Nous pourrions devenir, même, une puissance économique. Il suffit pour cela d'ajouter, un mot très simple « Union », mot qui fait tant défaut à notre communauté. Imaginez un petit instant un très grand rassemblement des forces économiques arméniennes. Tout serait possible. Notre auréole brillerait comme le soleil ; notre langue, notre culture, notre écriture s'épanouiraient sur toutes les lèvres.

A l'heure actuelle, notre communauté est intégrée entièrement. Je ne suis, certes, pas contre notre intégration. C'est même une de nos qualités. Par l'effet de cette intégration, il ne faut pas, non plus, disparaître. C'est pourquoi, au nom de la culture arménienne, je demande à tous ceux ou celles qui ont des connaissances sur des sujets touchant notre peuple de se faire connaître et de mettre leur savoir à la disposition de notre communauté, pour sa survie uniquement. Le journal « ARMENIA » est à leur disposition.

Je tiens, très modestement et très simplement à rendre hommage à toutes les organisations qui tentent à enseigner l'écriture arménienne. Je demande à ces dernières de se manifester auprès de notre journal afin d'envisager une meilleure structuration.

Il y a quelques semaines un reportage a été diffusé à la télévision française sur des familles allemandes installées dans une ville au Brésil depuis 150 ans. Ces familles ont formé une véritable population. Ces allemands vivent comme s'ils étaient en Allemagne. Ils pratiquent leur religion, les enfants fréquentent leurs écoles. Ils vivent à leur manière sans se préoccuper des traditions, des coutumes du Brésil. Ils dégustent leur bière dans leurs brasseries. Ils se nourrissent de leur charcuterie. Ils parlent leur langue entre eux. Parmi eux, se trouvent tous les corps de métiers et activités diverses : industriels, intellectuels, professions libérales, ouvriers, très bien intégrés dans la société brésilienne.

Je retiens, avant tout de ce reportage la séquence concernant la célébration du mariage : à un moment donné pendant la cérémonie les futurs époux font le serment d'apprendre à leurs futurs enfants la langue allemande.

A nous de méditer et de conclure.



ARMENIA

2, place de Gueydan
13120 Gardanne

CONSEIL D'ADMINISTRATION

PRESIDENT

Jean Kabrielian

VICE-PRESIDENT

Dr. J. Tarpinian

SECRETAIRE

Colette Outouzian

TRESORIER

Jacques Cassabalian

MEMBRES

Aram Chehiguian
Artakin Hagopian
Ohan Hekimian

DIRECTEUR DE LA PUBLICATION

Ohan Hekimian

REDACTEUR EN CHEF

André Guironnet

REDACTEURS

Jean Marie Alibert
Garo Poladian
Raymond Chehiguian
Colette Outouzian
Varoujan Arzoumanian

RELATIONS EXTERIEURES ET PUBLICITE

Jean Kabrielian

PROMOTION VENTE ABONNEMENTS

Jacques Cassabalian
Artakin Hagopian

GESTION

Ohan Hekimian

MAQUETTE

Varoujan Arzoumanian

IMPRIMERIE

Esmejnoud-Lafon
Chemin Aires. Gardanne

ABONNEMENTS

2, place de Gueydan
13120 Gardanne

Tarifs/10 numéros : 40 F.
Fonds A.R.A.M

LE SOLEIL EXPLOITE EN ARMENIE

(« Le Sauvage » le nouvel observateur, écologie N° 8, Décembre 1973)

Pour mieux utiliser l'énergie solaire, les héliotechniciens soviétiques projettent de construire sur le mont Ararat une centrale gigantesque. Il ne s'agit pas, comme au four solaire d'Odeillo* de fondre des métaux mais de produire deux millions de kWh d'électricité, grâce à une centrale thermosolaire actionnant une turbine à vapeur de 1.200 kW. Sur 23 voies circulaires, dont la plus grande a 1 km de diamètre, roulent très lentement des convois de plateformes dont chacune porte un miroir plan: Le déplacement des 1.293 miroirs est calculé pour qu'ils réfléchissent en permanence les rayons du soleil sur une chaudière placée au sommet d'une tour de 40 m située au centre des voies circulaires. Cette centrale peut produire de 11 à 14 tonnes de vapeur à 30-35 atmosphères et à 400-450° C. Après passage dans les turbines du générateur de 122 kW, la vapeur peut encore servir à alimenter un réfrigérateur à absorption capable de fournir 20 tonnes de glace par jour, et de chauffer des serres et des habitations grâce à un accumulateur souterrain à eau de 2.500 mètres cubes. Le même projet a été repris dans les grandes lignes par les Américains.

* Dans les basses Pyrénées, le four a été construit par le CNRS, sous la direction du Professeur Trombe

FLICS ET VOYOUS

Joe et Tom, deux jeunes flics new-yorkais, lassés de la médiocrité de leur vie de policier et du spectacle de la richesse des autres, décident de mettre à profit leur uniforme pour monter un gros coup. Ayant trouvé un acheteur dans la Mafia, ils « allègent » une banque de Wall Street de 10 millions de dollars de titres. Les choses ne se passeront pas tout à fait comme ils l'avaient prévu, mais ils réussiront quand même et la morale ne sera pas sauve. L'intérêt du film va au-delà de cette anecdote pourtant presque aussi brillamment contée que celle de « L'Arnaque ». Il s'agit, en effet, d'une charge féroce contre la corruption. Celle de la Mafia, cela va de soi, mais aussi celle de la police... et du directeur de la banque. Aram Avakian, ancien monteur d'Arthur Penn, dont le premier film le remarquable « End of the Road », est passé presque inaperçu, a réussi, aidé par deux talentueux comédiens, Cliff Gorman et Joe Bologna, un excellent film au message acide, démystificateur et finalement explosif.

Jacques Doniol-Valcroze

(L'Express, 8-14 Juillet 1974, rubrique cinéma).

UNE AFFICHE DU C.D.C.A.

A la suite des tragiques événements de Chypre, le Comité de Défense de la Cause Arménienne a procédé à l'édition d'une affiche qui a été collée dans certains quartiers de Marseille.

Le texte, constitué de deux slogans, indiquait :

« *A Chypre, les Turcs fêtent le 60e anniversaire du massacre des Arméniens* ».

« *Arménie, Kurdistan, Chypre... Où nous mènera l'impunité assurée aux Turcs ?* ».

**à chypre,
les turcs fêtent
le 60 anniversaire
du massacre
des arméniens.**

**ARMENIE, KURDISTAN,
CHYPRE...**

**où nous mènera
l'impunité
assurée aux turcs ?**

COMITÉ DE DÉFENSE DE LA CAUSE ARMÉNIENNE

IRENE PAMBOUKJIAN ENREGISTRE

Récemment sont parus chez Harmonia Mundi, deux disques signés Irène Pamboukjian que les lecteurs d'Arménia connaissent bien (voir Arménia première série N° 7).

Ces disques émergent de l'imposant flot des parutions par leur originalité : ils s'adressent en effet aux pianistes débutants, et présentent un vaste répertoire d'œuvres « faciles ».

La qualité de l'interprétation et le choix des pièces très éclectique allant de Rameau à Webern, permettront sans doute de stimuler l'inspiration des jeunes musiciens, soumis le plus souvent à une pénible routine de travail.

HARMONIA MUNDI :
HMU 712 et 713.

Irène Pamboukjian, Piano.
Volume 1 : œuvres de Mozart, Corelli, Haendel, Purcell, Rameau, J.-S. Bach, Schumann, Bartok et Stravinski

Volume 2 : œuvres de Beethoven, Mozart, D. Scarlatti, Schumann, Bartok, Prokofiev, Schönberg, Webern.



réal

tricots

215, bd. de la Libération. Tél : 64.09.22
217, rue de Rome. Tél : 48.76.96
55, rue de Rome. Tél : 33.89.89
13. Marseille

**Le nouveau catalogue Pingouin.
Enfin des explications
faciles à lire
à comprendre et à utiliser.**



Venez le consulter chez
PINGOUIN
2, place de Gueydan
Gardanne
Mme Paloyan
Place Hôtel de Ville
Vienne

AMBRE

Chasseur

9, rue de Rome
13001 Marseille
Tél : 54.09.40

LE P.C.F. EN ARMENIE

Sur invitation du Parti Communiste de l'Union Soviétique, une délégation d'étude du Parti Communiste Français, composée de Guy Ducoloné, Mario Fornani, Jacques Heller, Paul Biaggini, Edmond Yanekian et Michel Kachkachian, a séjourné en Arménie soviétique du 19 au 27 septembre 1974.

La délégation a visité, entre autres lieux, l'Université d'Erévan, le kolkhoze Oktembérian, le complexe industriel de matériel électronique, une école de Français, le musée des manuscrits « Maténadaran » et rendu visite aux monuments de la ville d'Erévan, dont ceux dédiés aux victimes du génocide de 1915-1920, aux héros de la Révolution et au Soldat Inconnu arménien de la grande guerre nationale de 1941-1945.

La délégation a rencontré le camarade A. Kotchianian, secrétaire général du Parti Communiste d'Arménie, A. Aroutounian, président du Présidium du Soviet Suprême d'Arménie et vice-président du Présidium du Soviet Suprême de l'U.R.S.S., le camarade L. Manassarian, responsable de la section étrangère du Comité Central du Parti Communiste d'Arménie, le camarade V. Hamazaspian, président du Comité pour les relations culturelles avec les Arméniens de l'étranger, le camarade R. Arzoumanian, secrétaire général du komsomol d'Arménie.

La délégation a pris amplement connaissance des réalités sociales, économiques, culturelles et politiques du pays. Elle a pu apprécier le haut niveau atteint dans chacune d'entre elles, grâce au socialisme, et rendu possible par l'aide fraternelle des peuples de l'Union Soviétique et les grands efforts du peuple arménien.

Les échanges de vues et d'expériences ont pleinement confirmé l'identité d'appréciation sur les problèmes d'intérêt mutuel débattus.

Partout un accueil particulièrement chaleureux et fraternel lui a été réservé.

(« L'Humanité » 3/10/74.)

L'ARARAT TOUJOURS PLUS HAUT

Après avoir brillamment franchi plusieurs tours en Coupe de l'U.E.F.A., il y a deux ans, l'Ararat d'Erévan est cette année engagée en Coupe d'Europe de Football. Les matches de seizième de finale ont déjà eu lieu. Opposée à une équipe norvégienne, l'Ararat s'est qualifiée en l'emportant par 2-0 à l'extérieur et par 4-2 à Erévan.

Le tirage au sort des huitièmes de finale paraît favorable à nos compatriotes : l'équipe de Cork Celtic (Eire) est en effet inconnue sur l'échiquier européen du football.

Espérons que le but d'avance obtenu au match aller (2-1 à Erévan) permettra à l'Ararat de se hisser un peu plus vers la finale.

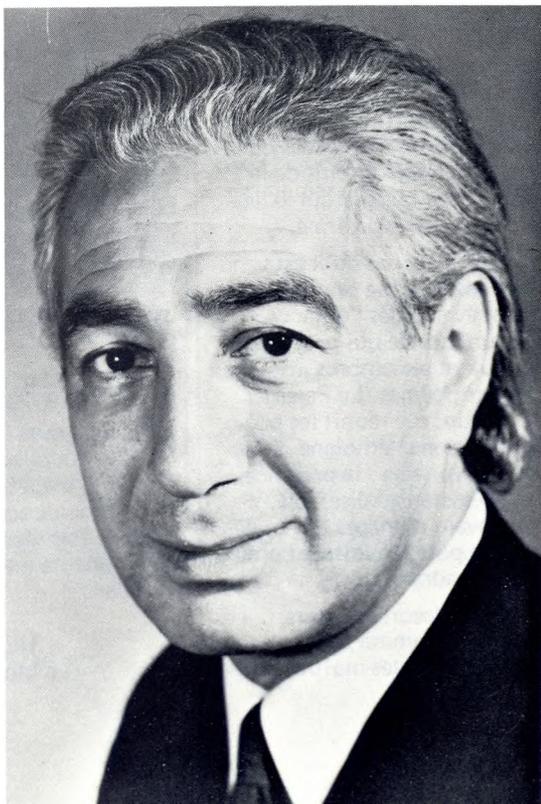
CONSECRATION POUR GERARD SERKOYAN

Il s'agit bien d'une consécration en effet, et même d'une double consécration pour Gérard Serkoyan qui vient d'être engagé au Bolchoï où il partira en Mai 1975.

Le célèbre théâtre de Moscou véritable temple de la danse et de l'art lyrique a certainement entendu toutes les plus grandes basses que le monde ait connu, la plupart étant d'ailleurs de nationalité russe depuis le fameux Chaliapine jusqu'à la dernière vedette de l'Opéra russe, l'inoubliable Pétrov. Que le nom de Gérard Serkoyan vienne s'ajouter à la liste de ces chanteurs célèbres est bien la preuve de la reconnaissance au niveau mondial de la grande classe de ce chanteur. Double consécration disions-nous plus haut ; oui, car c'est pour chanter le rôle périlleux de Boris que Serkoyan a été

engagé. Ce rôle, qui en plus de ses difficultés techniques demande une palette très complète de coloration vocale, mais surtout un grand talent de comédien. On cite en Russie l'interprétation de Chaliapine, en France celle de Huc Santana et plus récemment dans toute l'Europe celle de Cangalovic. Un rôle que les plus grandes basses hésitent à aborder, un rôle que l'on ne parvient à dominer que lorsque l'on est en pleine possession de son Art.

Il est donc inutile de rappeler la trentaine d'Opéras français, italiens, allemands et russes du répertoire traditionnel ou moderne chantés par Serkoyan, car pour une basse, le couronnement c'est Boris. Nombreux seront les amateurs de belles voix qui iront applaudir Gérard Serkoyan au cours de sa tournée hivernale des scènes françaises, et il y aura certainement salle comble à l'Opéra de Marseille lors des représentations d'Andréa del Sarto en Avril, pour lui souhaiter bonne chance.



NOUVEL OBSERVATEUR

(Le Courrier du
« Nouvel Observateur »,
N° 509, 12-18 Août)

Je me permets de vous écrire cette lettre à la suite de l'émission « Ouvrez les Guillemets » et du débat auquel vous avez participé à propos de Soljenitsyne.

En tant qu'Arménienne, je m'étonne que, quand vous faites l'énumération des holocaustes et massacres de ce siècle, vous ne mentionniez jamais le génocide des Arméniens commis par les Turcs au cours de la Première Guerre mondiale, auquel Hitler se référerait en disant, au seuil de son immense entreprise d'extermination des juifs : « Qui se souvient encore du massacre de deux millions d'Arméniens » ?

Oui, qui s'en souvient, sinon trois générations qui, l'une après l'autre, ont connu le génocide, l'exode, la condition des travailleurs immigrés,

disséminés dans tous les pays du monde, la condition de déracinés et d'apatrides ? Qui s'en souvient, sinon les Arméniens d'Arménie soviétique qui ont subi, après le carnage turc, les camps staliniens ? Qui s'en souvient, sinon la jeune génération — apparemment intégrée aux différentes terres d'accueil — dans l'écoute quotidienne et obsédante des horreurs vécues par leurs parents et grands-parents ?

Quand vous parlez de vingt millions d'individus, en ce qui concerne les Soviétiques, j'ai envie de dire quatre-vingt ou cent millions, car chaque être mutilé traîne avec lui les séquelles dont il contamine ses enfants, contre l'oubli.

Les Arméniens ne sont jamais d'actualité car il semble aux yeux du monde qu'il n'y ait plus de problème arménien, depuis que l'Arménie est soviétique (celle-ci représentant un sixième des territoires de l'Arménie d'avant le génocide, les cinq sixièmes étant actuellement des terres turques où les jeunes Arméniens voient, aujourd'hui encore, de jeunes enfants turcs jouer au football avec les ossements des corps enterrés vivants dans les déserts d'Anatolie (ce n'est pas une image !)).

Mais l'Arménie, en tant qu'Arménie soviétique (si elle a ses problèmes d'actualité comme pays socialiste), a aussi le problème de sa diaspora.

ARAXIE DREZIAN

AU PARADIS DU BRICOLEUR

Gérant : M. ZAMANTIAN

QUINCAILLERIE
ELECTRICITE
PEINTURE
REVÊTEMENTS SOLS

ISOREL - CONTREPLAQUE
STRATIFIES
CORNIÈRES PERFORÉES
CLÉ MINUTE

**Bois détail
découpe à la demande
Conseils-suggestions**

13, avenue Camille Pelletan Marseille
Tél. 90.37.29

Electricité Générale Charles Adanalian.

Bâtiment, industrie
magasins

Pavillon N° 225 - Parc des Amandiers
13170 - La Gavotte
Tél. 51.18.81

**Spécialiste
pantalons-Jean's-mode**



Pont des Audrys
13240 - Septèmes-les-Vallons
Tél. 51.31.51 - 51.37.42

ARMEN LUBIN

Le poète Armen Lubin (Chahan Chahnour, de son vrai nom) est mort, le 20 Août, à Fréjus (Var). D'origine arménienne, il était âgé de soixante et onze ans.

Après de longues années dans les hôpitaux et les sanas de l'Assistance Publique, Armen Lubin vient de disparaître. J'étais allé le voir en 1946 dans l'affreux sana pour indigents de Labenne-Océan. Immobile dans un étrange lit en forme de boîte rectangulaire, il me racontait les plus poignantes histoires, et les plus drôles aussi, que j'ai peut-être entendues, en un merveilleux français vivifié par une imagination qui venait d'une enfance passée à Stamboul auprès d'un oncle fabuleux, dont la grande idée avait été de publier un almanach Vermot en langue arménienne. Il fit ses études au lycée français de Stamboul. Ce fut ensuite, pour toute la famille, l'horreur des massacres de la population arménienne. Les proses de « Tout le Trafalgar » (Gallimard) donnent une idée du pitoyable exode, et de la misère ensuite, du jeune apatride, retoucheur de photos, reclus dans les mansardes de la Mouffe, et déjà atteint de la tuberculose osseuse qui le laissera toute sa vie infirme.

Je ne dirai pas qu'il est venu à la poésie ; il me semble qu'il s'y est éveillé dès l'enfance, dans un monde qui projetera ses feux et ses ombres jusqu'aux derniers poèmes. Le Passager clandestin, qui réunit les poèmes parisiens, témoigne d'une sorte de miracle ; la présence, dans l'existence misérable, d'un levain d'images qui soulève cette pâte maudite, et presque la rendrait bonne.

Grand liseur, toujours heureux d'admirer, plein d'amour pour les maîtres d'une

culture qu'il a faite sienne intimentement, il n'en élabore pas moins une poésie qui retrouve, par-delà les formes classiques ou les automatismes surréalistes, quelque chose de villonien, la plainte ou la cantilène du mendiant éternel, celui des hospices, « dont la capote est taillée dans de vastes rouspétances », celui qui n'est plus qu'errance et dépossession :

*Quand revient, porteurs de lances,
Les novembres pluvieux
Un chien savant, chien immense,
Fait des comptes mystérieux.
Il compte, il compte, il recommence,
Tous les chagrins s'appellent absence,
Tous les chagrins porteurs de lances.*

Armen Lubin restera l'un des poètes les plus originaux et, par là même, déconcertants de ce milieu du siècle. Mais son destin est unique pour une autre raison encore : à côté de son œuvre en français, il laisse le grand roman de la diaspora arménienne jetée sur les routes de l'exil. C'est même à ce titre, et sous son seul nom arménien (Chahan Chahnour), qu'il figure dans l'histoire des littératures de la Pléiade ! Je lui ai demandé plus d'une fois pourquoi il se refusait à traduire ou laisser traduire cette Retraite sans musique, « Mais personne, mon ami, personne en France n'y prendrait intérêt ! ». Il y avait dans son refus d'ailleurs souriant, une sorte de pudeur, qu'il m'a semblé comprendre plus tard...

A présent que Chahan Chahnour, Armen Lubin, n'est plus, quel éditeur s'honorera de republier son œuvre, devenue rare, et d'y joindre une traduction de son roman, maintes fois réédité dans la communauté arménienne mondiale ?

HENRI THOMAS
(Le Monde, 30 Août)

Fonds A.R.A.M

VOYAGE EN ARMENIE

« Ce livre n'est pas une œuvre littéraire. En 1966, invités par le gouvernement de la République d'Arménie, nous partions, mon mari et moi, pour une randonnée de cinq à six semaines. L'idée de ce dépaysement nous enchantait. Comme, après un long voyage, on oublie souvent quantité de détails, Carzou me demanda de tout noter, chaque jour, sur un carnet. Ce que je fis, très scrupuleusement. »

Ainsi débute l'avant propos de ce livre que vient de publier Nane Carzou, l'épouse du célèbre peintre, qui est d'ailleurs le signataire de la couverture et des photographies. Ce journal relate, avec un certain goût du détail, toutes les péripéties



d'un voyage Paris-Erévan via Moscou, d'un accueil extrêmement chaleureux et d'un séjour aux multiples facettes.

La lecture de cet ouvrage, sans être exaltante, apporte un intéressant témoignage spontané d'une Française sur les terres de sa « douce Arménie ».

En annexe à ce livre, deux passionnants discours de Jean Marie Carzou, le fils de Nane Carzou, l'un prononcé à Paris en Avril 1970, l'autre au cours d'une manifestation du Comité de Défense de la Cause Arménienne à Marseille en Octobre 1972.

« Voyage en Arménie » Nane Carzou, chez Flammarion.

A L'UNIVERSITE DE PROVENCE

Les Etudiants de la faculté des lettres d'Aix-en-Provence intéressés par l'enseignement de l'Arménien sont informés qu'une permanence est assurée tous les vendredis à 14 h 30, salle 412. Nous rappelons que l'Arménien peut être choisi comme 2e langue obligatoire pour la section des langues, ou comme tiers-libre.

CHANTS ARMÉNIENS

Vieille terre où la musique est née il y a près de quatre mille cinq cents ans et n'a cessé de s'affiner au contact des cultures asiatiques et européennes, l'Arménie est un pays de musiciens et de mélomanes d'une sensibilité particulière. Il n'est donc pas étonnant que la musique soit un lieu de rencontre privilégié pour les Arméniens de Paris. Depuis trois ans la Quatra (association d'action artistique arménienne, 3, square Claude Debussy, Paris 17e) a organisé au musée Guimet vingt-sept concerts gratuits, où ont été données vingt-quatre premières auditions de compositeurs arméniens.

Le premier concert de la saison, vendredi dernier, a permis d'apprécier, dans des

œuvres d'Albinoni, de Vivaldi et de Bach, le jeune ensemble de la Quatra, au lyrisme plein de verdeur, de sel et d'entrain, sous la direction vigoureuse de Cyril Diederich, ainsi que le violoniste iranien Heratch Manoukian, dont la sonorité ample et sombre navigue parfois malheureusement aux limites de la justesse.

J. L.
(Le Monde, 3 Octobre 1974)

UN DISQUE D'ALICE CHAMIRIAN

Alice Chamirian que Marseillais et Parisiens ont pu applaudir à plusieurs reprises dans le rôle d'Anouch, a réalisé un micro-sillon de mélodies arméniennes.

On retrouve des œuvres célèbres de Komitas, Armen Dikranian, Ganatchian, Haroutunian, Achod Satian...

L'accompagnement au piano est assuré par Blanche Deleuil.



**Les Tub'Stemm
sont des chaussettes
pas comme les autres.**



En vente chez

STEMM

2, place de Gueydan
Gardanne

Mme Paloyan
Place Hôtel de Ville
Vienne

*Avant de voyager,
consultez:*

J. CHELELEKIAN

Voyages Wasteels



87 - LA CANEBIERE
13 - MARSEILLE (1^{er})

Téléphone :
62.03.44
64.02.49

Tapisier-décorateur

Yvan EURDEKIAN

SIEGES STYLE ET MODERNE
LITERIE
TENTURES MURALES
INSTALLATIONS DE RIDEAUX

40, rue Venel
Aix-en-Provence
Tél. 26.60.93

MEDAILLE

Le 25 octobre à Marseille, M. le Pasteur Arthur Helvadjian a reçu la médaille d'argent de la jeunesse et des sports des mains de M. le Professeur Joseph Comiti ancien ministre.

A cette occasion nombreux étaient les amis, les personnalités laïques et celles du monde ecclésiastique de la communauté arménienne qui vinrent présenter leurs félicitations au cours du vin d'honneur qui était offert dans les salons de l'Hôtel Splendide.

Après une brève intervention de Gérard Axel Wanian, M. le Professeur J. Comiti évoqua le passé du Pasteur A. Helvadjian. Son arrivée en France alors adolescent à la suite des massacres en Turquie, ses études à la faculté de théologie d'Aix-en-Provence, puis le courage et la persévérance avec lesquels il organisa depuis trente ans déjà autour de l'Association « Jeunesse et Action », des colonies de

vacances qui chaque année pendant deux mois apportaient les joies du corps et de l'esprit à des centaines d'enfants.

Enfin M. le Professeur J. Comiti rappela également le travail important qu'avait mené le Pasteur A. Helvadjian au sein de la communauté arménienne de Marseille.

Après avoir reçu la médaille de la jeunesse et des sports et lu un télégramme adressé par le ministère des affaires étrangères de l'Arménie Soviétique, M. le Pasteur A. Helvadjian, vivement ému, prit la parole pour remercier M. le Professeur J. Comiti qui tout comme lui a tant œuvré pour la communauté arménienne et a su prendre ses responsabilités à l'occasion de l'inauguration du monument érigé à la mémoire des 1.500.000 arméniens victimes du génocide perpétré par les dirigeants turcs de 1915...

Après quoi des gerbes de fleurs furent remises à M. le Pasteur A. Helvadjian et M. le Professeur Comiti.



Fonds A.R.A.M



Dérénik Démirtchian

DE TROP

DERENIK DEMIRTCHIAN (1877-1956) est né à Akhalkalaki, en Géorgie. Après des études dans les séminaires d'Etchmiadzin et de Tiflis, d'où il sort en 1897, il part pour la Suisse. Il y reçoit une formation pédagogique à l'Université de Genève (1905-1909). Rentré au pays, il enseigne d'abord à Tiflis et, à partir de 1925, à Erévan.

Dérénik Démirtchian commence à écrire en 1893. Son héritage littéraire est considérable : vers et poèmes, recueils de récits et de nouvelles, théâtre, romans historiques, tels que « Vardanank » (1951) et « Mesrop Machtotz » (1956), resté inachevé. On lui doit des ouvrages consacrés à l'histoire de la littérature, à la linguistique et à l'histoire de l'art. Démirtchian était membre de l'Académie des sciences d'Arménie.

Jamais Hadji-aga n'avait marché avec aussi peu d'attention que ce jour-là sur le chemin de sa maison à sa boutique. Ce même Hadji-aga, dont la marche représentait habituellement un véritable spectacle pour toute la petite ville, tant avait toujours été majestueuse son allure, une allure de grand seigneur.

Il avançait, tenant fortement penché en avant son long corps qui semblait prêt à tomber. Un châle épais enveloppait étroitement son cou étiré comme celui d'un chameau et ses épaules voûtées par soixante-dix années. Un fez recouvrait sa tête. Son nez pointu et crochu était chaussé de lunettes noires, dissimulant des yeux dont le regard était toujours fixé au loin.

On avait l'impression qu'en marchant dans la rue Hadji-aga accomplissait ponctuellement un rite. Il connaissait chaque déclivité, chaque bosse de cette rue, chaque creux où pouvait se prendre son pied. Que l'aspect de la rue change inopinément, que des pierres heurtées par la roue d'une charrette ou le pied d'un passant pressé soient déplacées et disposées autrement, Hadji-aga s'en aperçoit aussitôt. Il ne manque pas de s'arrêter et d'évaluer avec sérieux l'éventuelle sûreté du nouvel appui, sur lequel, il a à poser le pied, du bout de son bâton jauni par le temps il s'assure de sa solidité. Cela fait, s'appuyant sur son bâton et soulevant ses pieds comme le fait un coq prudent, il évite l'endroit dangereux avec la plus grande circonspection.

Une seule fois seulement, il y avait dix ans de cela, en conduisant son fils aîné à sa dernière demeure, Hadji-aga avait maculé les bords de son pantalon bleu bouffant. La seconde fois s'était produite aujourd'hui, quand il avait appris que les Turcs pressant les troupes russes, s'approchaient de leur petite ville frontrière.

Dans la rue, des troupes et des convois avaient passé, la neige avait été piétinée et, en dépit du froid de décembre, la chaussée était mouillée et sale.

En temps normal, Hadji-aga ne serait jamais sorti par un temps pareil, mais aujourd'hui, il était très inquiet.

Depuis une semaine on ne parlait plus que de l'arrivée des Turcs.

En homme qui avait vu bien des choses, qui avait la connaissance du bien et du mal, qui se souvenait de la guerre russe-turque de 1877 (alors que la défaite des Turcs paraissait inévitable), qui avait vécu parmi les Kurdes et parmi les Turcs, commerçant avec eux et plus d'une fois, comme un renard pris au piège, ayant échappé de justesse aux mains des brigands, Hadji-aga savait par expérience qu'il ne faut jamais attendre que le danger surgisse à l'improviste et vous mette la main au collet. Il savait qu'il faut saisir à temps l'instant unique de la fuite. Mais cette fois-ci il s'était trompé et bien trompé...

Au marché, c'était l'habituelle cohue, mais dans l'agitation des marchands et des soldats qui allaient et venaient près des boutiques, l'œil exercé de Hadji-aga discerna un désordre insolite qui ne lui plut pas.

Hadji-aga arriva près de sa boutique. Elle était à demi fermée. Ravalant la salive que l'inquiétude lui faisait monter à la bouche, Hadji-aga pénétra à l'intérieur.

Son fils Chmavon, un homme de quarante ans, jetait à la hâte les marchandises des rayons dans un sac étalé par terre. Chmavon, gras et replet, haletait comme un soufflet de forge. De grosses gouttes de sueur perlaient à son visage rouge et grêlé.

Hadji-aga sentit un brouillard lui obscurcir la vue. Son menton rasé, surmonté de grosses moustaches tombantes, fut pris de tremblement.

— Qu'est-ce que tu fais, Chmavon ?... fit-il d'une voix entrecoupée.

Voyant son père, Chmavon s'assombrit encore plus et baissa les yeux à terre d'un air coupable, comme si c'était lui le responsable du malheur.

Son silence avait l'air de vouloir dire :

« Oui, il est mort, on n'y peut rien... »

Avec le même air lugubre, comme si quelqu'un était vraiment mort, le commis boiteux approcha un tabouret de Hadji-aga en lui disant :

— Ce n'est rien, Hadji-aga, assieds-toi.

— Comment rien, mon cher, vous avez trouvé un chariot à louer au moins ?

— Missak est parti à l'auberge, il en louera un, répondit Chmavon.

Hadji-aga refusa le tabouret qu'on lui proposait. Telle une souris prise au piège, il jetait des regards inquiets de tous les côtés, comme s'il cherchait une issue, puis, sans ajouter un mot, il alla dehors pour voir ce qui se passait chez ses voisins.

Mais dans les boutiques voisines, les affaires marchaient bon train et les marchands avaient l'air tranquille.

Le propriétaire de la boutique la plus proche, Korkotentz Eghich, serein et grave comme à l'ordinaire, vendait quelque chose à des cosaques. Il était toujours ainsi, la barbe en éventail, des yeux très grands, de la taille d'une noix. Le voilà tranquille, il est pourtant père de huit enfants ! S'il y avait du danger, il devrait être le premier à se sauver !...

Hadji-aga entra dans la boutique.

— Eghich, qu'est-ce qu'on raconte, les Turcs sont tout près ?

— C'est vrai ? Je ne sais pas. L'adjutant-chef, notre voisin, a dit que ce n'était pas la peine d'avoir peur, répondit Eghich et avec la dignité d'un évêque officiant il se tourna vers sa balance.

Hadji-aga sortit et demeura indécis devant la boutique d'Eghich, ne sachant que décider. A ce moment, Poghos, le charpentier, passa devant lui.

— Qu'est-ce que tu as à m'embêter ? disait-il à un importun. Il nous arrivera la même chose qu'à tout le monde ! C'est normal, non ?

— Ecoute ! — D'une lointaine boutique un autre mauvais plaisant le hélait — Dépêche-toi de te préparer, le commandant de la place va envoyer un carrosse pour venir te chercher.

— Les carrosses, c'est pour les riches, ce sera déjà beau si je m'en sors sans jambe cassée répondit le charpentier avec bon sens, et il tourna au coin d'une rue.

Ce bavardage de mauvais augure irrita Hadji-aga et il se préparait à partir, quand un petit commis à l'air niais fit irruption dans la boutique d'Eghich et déclara comme s'il riait de quelque chose d'absurde :

— On a raflé tous les chariots à l'auberge ! On les louait pour cent, même pour cent cinquante roubles !

Hadji-aga sentit de nouveau sa bouche se remplir de salive.

— Quoi ?... Ils sont tous pris ?... Missak était là ? demanda-t-il ayant de la peine à respirer.

— Il y était, mais il n'a pas pu en louer, répondit le gamin d'une voix claire et indifférente et, attrapant un balai, il se mit à balayer gaiement les marches de la boutique.

Hadji-aga revint en toute hâte à sa boutique et, tout tremblant, se précipita sur son fils :

— Qu'est-ce que tu as fait ? Tu as laissé partir les chariots... Et ma famille qui est restée...

Le corps rond et court de Chmavon tressaillit. Il leva son visage grêlé tout en sueur et, tenant à deux mains son tablier gonflé de marchandises, dévisagea son père. Leurs regards se rencontrèrent et ils se comprirent. Hadji-aga eut un sourire méchant et hochla la tête :

— Trouve un chariot, les enfants seront perdus, la famille...

Le visage de Chmavon grimaça.

— Bien sûr qu'il faut trouver un chariot, dit-il avec colère.

Laissant tomber les marchandises par terre, Chmavon essuya la sueur de son front avec son tablier graisseux et fila hors de la boutique.

Hadji-aga suivit longtemps des yeux son fils. Les bottes de feutre de Chmavon, sa toque de fourrure raplatie et son écharpe rouge disparaissaient, puis apparaissaient dans la foule des soldats qui envahissaient le marché, puis finirent par disparaître tout à fait.

Hadji-aga quitta la boutique et rentra chez lui. Mais cette fois-là il ne racla pas ses chaussures contre le gratte-pieds fixé à l'entrée, ce qui était obligatoire pour tous les membres de la famille, et entra chez lui avec des pieds boueux.

Dans l'entrée, sa bru ainée battait de la laine.

— Chogho, Hadji-aga est rentré, sers le café, dit-elle du ton d'un sacristain récitant un texte liturgique appris par cœur.

Mais quand Hadji-aga grommela « au diable votre café », sa bru eut l'impression qu'elle rêvait ou qu'un immense malheur s'était abattu sur leur famille...

Elle se précipita vers son beau-père pour lui retirer ses chaussures et s'aperçut que les bouts de son pantalon étaient boueux. C'était tellement extraordinaire qu'elle prit peur et courut à la cuisine raconter ce qui s'était passé aux gens de la maison.

Hadji-aga entra dans la grande pièce qui servait pour les repas de fête et les réceptions, il s'arrêta en son milieu, triste, incapable de faire un pas.

Sa femme Hadji-mar, maigre et vive, entra à sa suite dans la pièce.

— Qu'est-ce qui se passe, Hadji-aga ?

— Qu'est-ce qui peut bien se passer ? Les Turcs arrivent, préparez-vous à partir...

— Oh ! Hadji-aga, tu ne répètes que ça, les Turcs, les Turcs... La ville est pleine de soldats.

— Ne fais pas la maligne, dépêche-toi un peu, interrompit-il brusquement sa femme.

— Il n'y a pas le moindre Turc, bois ton café, dit Hadji-mar en colère, et elle sortit.

La petite-fille de Hadji-aga, Chogho, une gamine aux joues vermeilles, apporta le café. La bru ainée entra après elle et étala sur le tapis, qui recouvrait le plancher, une nappe bleue. Mais quand elle prit le café des mains de la gamine pour le mettre sur la nappe, Hadji-aga, qui se tenait debout, la tête baissée, eut un geste agacé pour signifier qu'il fallait remporter le café.

La femme et la petite fille se regardèrent d'un air désolé. C'était vraiment la fin de tout, si Hadji-aga ne voulait pas de son café. Le monde existait-il après une chose pareille ? Son existence même pouvait être mise en doute... La bru fit un signe de la main à Chogho et elles sortirent sans faire de bruit, comme de la chambre d'un homme gravement malade.

Hadji-aga s'assit sur un petit matelas, les jambes repliées. Il était accablé. D'un regard voilé, il regarda la pièce, les meubles, comme s'il voyait tout cela pour la première fois.

Dans la pièce tout était repos et silence. Les coussins, les matelas, les tapis regardaient Hadji-aga avec un calme inexplicable, et il y avait une telle assurance dans toutes ces choses qu'on avait l'impression que rien ne pourrait les faire bouger de place.

Pour un instant, et le trouble qui s'était emparé de son cœur, et tous les objets environnants — les pots de fleurs aux fenêtres, les petits matelas décolorés et luisants d'usure sur les tapis, les coussins étroits disposés le long des murs, tout cela

qui évoquait de calmes festins, de joyeux mariages, des journées sereines, — lui firent un effet étrange.

Toutes ces choses avaient cessé d'exister, elles étaient devenues fantomatiques. Il pouvait être privé de tout cela d'un moment à l'autre.

Hadji-aga n'avait que dix ans quand il avait commencé avec son père à circuler dans les villages kurdes et turcs, pour faire du commerce. Voilà soixante ans qu'il est l'artisan de sa richesse. Pendant plus d'un demi-siècle sa vie s'est écoulée au rythme lent et régulier d'une horloge, et voilà qu'aujourd'hui elle s'écroule...

Comme un noyé qui voit en un éclair toute sa vie défiler devant lui, Hadji-aga revit tout ce qu'il avait vécu. Il se rappela la fin paisible de sa vieille mère, ensevelie près de la tombe de son père, il se rappela la guerre de 1877 qui avait passé à côté de lui comme une tempête éloignée, il se revit jeune homme de trente ans, partant en voyage avec sa femme à Jérusalem... Et après, été comme hiver, les festins et les mariages s'étaient succédés sans fin dans sa maison. Toute sa vie était dans le commerce, dans les marchandises, dans le bénéfice. Ses fils avaient grandi, s'étaient mariés, avaient eu des enfants. Tout suivait son cours selon un ordre qui semblait établi une fois pour toutes, et à la tête de la maison, de la famille, il y avait lui, Hadji-aga. Et voilà qu'aujourd'hui, tout s'écroulait. Sa famille s'écroulait, sa vieille famille.

Hadji-aga sentit le sang affluer à ses tempes. Comment, sa famille, ses richesses ?... Tout ce qui semblait aussi inébranlable, aussi réel que le monde, que lui-même...

Mais Hadji-aga, en homme qui a tout connu, se résigna sur-le-champ à ce que lui dictait une sagesse pratique. Il résolut avec une fermeté irrévocable de sauver le strict nécessaire, et si cela était impossible, de sauver le plus nécessaire de tout. Il résolut de faire preuve de rigueur, d'oublier toute pitié, de se soumettre soimême à la sévère nécessité, mais de sauver le plus indispensable, sa famille, et si cela s'avérait impossible, sauver sa personne.

De la pièce voisine parvenaient des sons qui rappelaient les modulations d'une flûte lointaine. C'était un pichet de cuivre qui, chauffant sur un petit poêle en fer, cliquetait et tintait ; l'eau qu'il contenait humidifiait l'air chaud et sec de la pièce.

Dans cette pièce, près d'un tas de matelas enroulés, une vieille femme était assise par terre Sr boum, la sœur de Hadji-aga. Restée veuve, elle s'était mise à faire des lessives, elle avait pris froid en travaillant, avait attrapé la typhoïde, puis était devenue paralytique. Elle était un peu sourde.

Hadji-aga n'avait pas voulu que des étrangers fassent vivre sa sœur et que son nom soit mal vu. Il l'avait prise chez lui et lui avait donné un coin dans sa maison. La pauvre femme, travailleuse et fière, désirant s'acquitter de sa dette envers son frère, reprisait et racommodait pour toute la famille. Ce travail n'était pas facile pour elle, mais elle le faisait avec plaisir et ne se plaignait jamais. Elle était forte, lourde, se levait et se déplaçait à grand-peine, en se tenant aux meubles et en traînant ses jambes paralysées.

Hadji-aga, de sa place, voyait ses doigts enflés et maladroits qui tenaient un morceau de tissu. Elle le tournait et le retournait, le mettait sur ses genoux, l'égalisait, le lissait, le mesurait, il était sans doute destiné à un rapiéçage. Ces doigts étaient blancs, comme gonflés d'eau. Leur travail était si tranquille, si quotidien, si éloigné des tristes événements de la journée.

Hadji-aga voyait l'infirme mais il ne la remarquait pas. Du regard il triait les objets, les plus nécessaires et, en pensée, les mettait dans le chariot. Plus d'une fois, il s'était levé pour gagner la fenêtre qui donnait sur la rue — tout était-il calme de ce côté ? Dehors il n'y avait aucune circulation, la rue était calme et paisible comme à l'ordinaire.

Mais alors que la nuit tombait, une rumeur de voix s'éleva tout à coup dans la rue. Quelques personnes passèrent à la hâte, portant sur leurs épaules des marchandises qu'on devait sans doute ramener de la boutique. Des traîneaux suivaient derrière, chargés de femmes et d'enfants. Derrière les traîneaux, des hommes venaient à pied. Des voisins...

Ce premier groupe de personnes quittant la ville produisit sur Hadji-aga une impression horriblement pénible. Comme si était mort un homme dont la fin était inévitable, mais à laquelle on ne pouvait croire. Maintenant qu'elle était une réalité, Hadji-aga était soudainement en proie à un sentiment sévère et froid qu'il n'aurait pu s'imaginer auparavant.

(Suite dans notre prochain numéro)



6000 m². 150 m X 40 m
Z.I. de Vitrolles. 13127 Vitrolles
Tél : 89.07.47

meubles **GHAZARIAN**

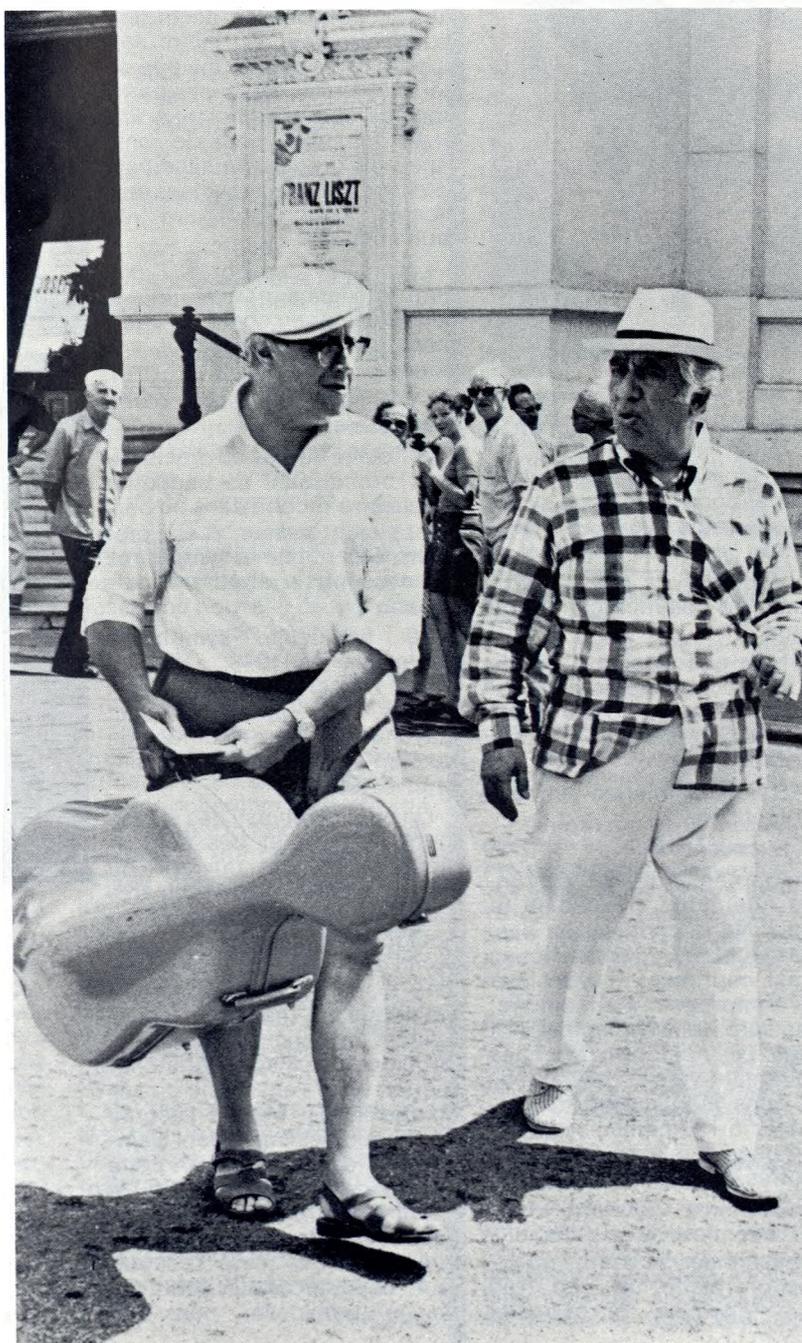
Fonds A.R.A.M

REPETITION A MONACO

khatchatourian au pupitre

Texte et photos : Varoujan Arzoumanian

Reportage : André Guironnet, Ohan Hekimian, Frédéric Zamantian



« Vu le caractère exceptionnel de votre journal, Aram Khatchatourian a accepté de vous recevoir au cours de la répétition du 6 août à 9 heures. »

C'est en ces termes que Monsieur Catona, directeur de l'Opéra de Monte-Carlo répondait à une requête de notre rédacteur en chef.

Marseille-Monaco : un bien court périple, une seule traite d'autoroute, cet interminable ruban d'asphalte saccageant le magnifique paysage méditerranéen.

A 8 heures devant l'Opéra, il nous restait soixante minutes pour savourer quelques croissants et méditer sur cette rencontre tant attendue. Car après tout l'évènement est de taille. Imaginez : Aram Khatchatourian, le seul compositeur arménien mondialement connu, dirigeant deux de ses œuvres maîtresses et une création mondiale, un concerto pour violoncelle ; et puis, et surtout Mstislav Rostropovitch, le plus fabuleux des violoncellistes actuels et sans doute l'un des personnages les plus attachants du monde de la musique.

Cette soirée exceptionnelle était prévue dans le cadre des concerts du palais princier, avec le concours de l'Orchestre National de Monte-Carlo le 7 Août. Malgré les noms de Byron Janis, Birgit Nilson ou Nathan Milstein, ce concert apparaît comme le sommet du festival.

L'attente se fait longue ; parfois même anxieuse. Les questions d'un éventuel entretien longuement muries sont à nouveau travaillées, transformées. Chacun les écrit pour la dixième fois sur un dexvupidj qu'iwcroisse dans sa poche. Le matériel est vérifié ; le magnéto-

Khatchatourian au pupitre



phone est branché, il marche ; les pellicules sont en place.

Il est bientôt 9 heures. Nous gravissons les quelques marches de ce bâtiment dont on ne sait trop si c'est un Opéra dans un Casino, ou bien une salle de jeu à côté d'une salle de concert, puisque les deux activités y sont réunies. Cette dualité m'étonnera toujours. D'un côté le hasard est roi, il fait que des fortunes changent de main en quelques secondes ; de l'autre la notion même de hasard n'existe pas, le musicien ayant dompté le moindre mouvement de doigt à travers des partitions immuables.

Quelques musiciens seulement garnissent l'estrade à trois niveaux sur la scène. Harpiste, corniste, ou flutiste travaillent des passages aux difficultés techniques certaines. Ce qui donne une succession anarchique de sons aux timbres multiples, propre à créer cette atmosphère d'avant concert si caractéristique.

Le corniste, visiblement ennuyé par un rythme délicat, difficile à maîtriser, répond spontanément à mes questions, histoire de se changer les idées :

— Est-ce la première répéti-

tion avec Khatchatourian ?

— Oh non ! Aujourd'hui on le voit pour la septième fois. Il était nécessaire d'avoir autant de répétitions car nous n'avons joué ses œuvres que très rarement.

— Vous n'avez pas de problèmes de communication, de langue ?

— Non pas trop. Il parle un peu le français, et puis un violoniste de l'orchestre parle russe. De toutes façons il se fait toujours comprendre.

— Bonne ambiance pendant les répétitions ?

— Excellente !

Retournés sur le perron, nous attendons maintenant le maître. Ne le connaissant pas, et les quelques photos floues et mal imprimées n'ayant pas suffi à imprégner ma mémoire, je me surprends à imaginer son visage. Les nombreux touristes se dirigeant vers le Casino tentent dans mon regard de ressembler à l'Arménien type, au compositeur célèbre. C'est souvent très difficile.

Un homme pourtant attire mon attention. D'une soixantaine d'années, le sourcil épais, pantalon blanc un peu trop large, chemise à carreaux

bleue, chapeau, une allure décidée ; en quelque sorte le parfait joueur de pétanque.

Le portier l'interpelle :

« Monsieur... vous désirez ? »

Il ne répond pas se dirigeant toujours vers la porte des coulisses. Amusé, je le suivais des yeux quand le portier, se tapant le front, dit catastrophé : « Mais... c'est Khatchatourian ! ».

Cette fois l'estrade est pleine. Une cinquantaine de musiciens s'installent avec une grande habileté : il n'est pas aisé de se déplacer à travers ce parcours de chaises, pupitres innombrables, grosse caisse ou boîtes à contrebasse.

Aram Khatchatourian est dans la coulisse. Immobile, le regard fixe, il se concentre. J'en profite pour faire quelques photos. Aux cliquetis de mon Pentax il répond d'un sourire aimable, qui semble anachronique sur ce visage sévère, où l'on perçoit les traits d'un caractère difficile.

Finalement il s'élance à travers les violonistes accordant leur instrument et rejoint son pupitre, où il classe une pile de partitions. Ces fameuses partitions de chef d'orchestre si impressionnantes pour le profane : de grandes feuilles barrées de dix à quinze portées musicales qu'il faut lire simultanément !

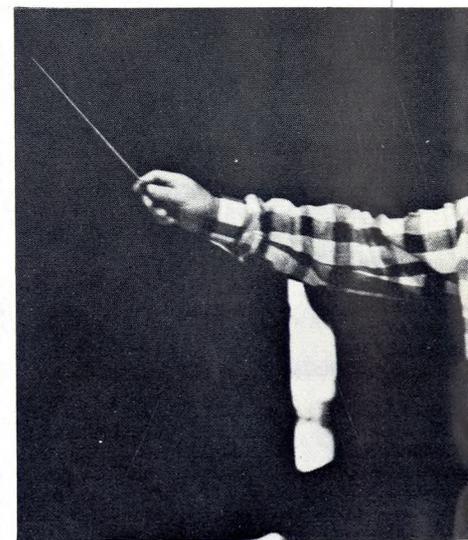
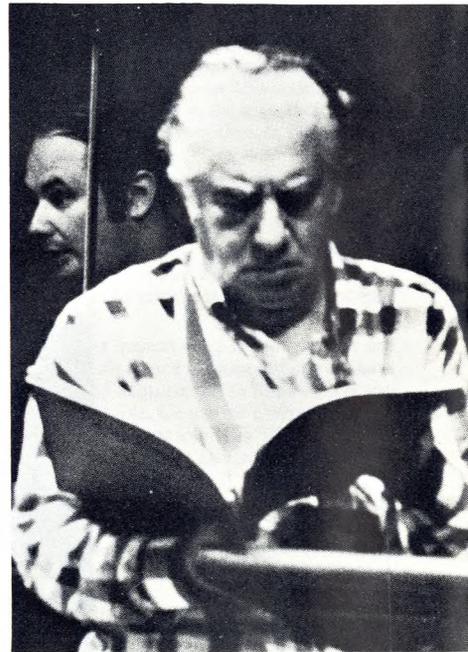
Levant les deux bras, il obtient le silence, et avec un accent bien connu chez les Arméniens de la diaspora, il annonce :

— « Symphonie... deuxième symphonie. »

Au geste ferme et précis du chef brandissant sa baguette, l'orchestre répond dans un parfait synchronisme. Les premiers accents de la symphonie retentissent. La répétition commence.

La deuxième symphonie composée en 1946, a valu à Aram Khatchatourian un prix Staline, tout comme le ballet Gayaneh (1943) et la musique du film « la bataille de Stalingrad » (1950).

Un emploi intensif des instruments à vent et des percussions colore cet ouvrage où des éléments rythmiques très caractéristiques prédominent quelques lignes mélodiques, dont l'origine folklorique se devine aisément. Cet important catalogue de thèmes qu'est le folklore arménien a, en effet, largement inspiré Khatchatourian dans l'ensemble de ses compositions. Mais à l'écoute de ces œuvres on ne peut s'empêcher de penser à cette phrase de Béla Bartok : « ... le folklore ne prendra une signification artistique qu'entre les mains d'un vrai talent d'adaptateur, capable de l'assimiler et de le transposer dans les

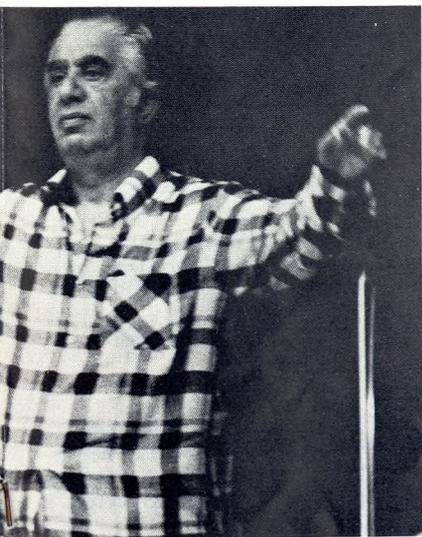


hautes sphères de l'art musical. » Je crois que Bartok beaucoup plus que Khatchatourian avait ce talent.

En somme, la deuxième symphonie se place bien dans la lignée des œuvres grandiloquentes de Khatchatourian. On retrouve cet amour du pompeux qui a fait que le concerto pour violon se termine par un accord final douze fois répété !

La répétition devait se poursuivre avec la trop célèbre Danse du Sabre, tirée du ballet Gayaneh. C'était un des bis prévus. Ces bis qui sont toujours considérés par les artistes comme partie intégrante du programme. Le succès est en quelque sorte prévu d'avance.

L'orchestre éprouva quelque difficulté à respecter la précision des rythmes, à tel point que le chef dût se mettre au piano pour donner l'exemple. Ce qui ne m'empêcha pas d'éprouver une grande déception quant à l'interprétation de Khatchatourian. Cette œuvre, dont le caractère tantôt gracieux, tantôt tourmenté, est si bien rendu dans les enregistrements de Guennadi Rojdestvenski ou de Antal Dorati, apparut ici fade, sans relief, et avec un désespérant manque de nuances. Une fois de plus la preuve était faite : un compositeur ne fait pas toujours un grand chef d'orchestre. Un autre exemple étant les interprétations de Igor Stravinsky dépassées par la phénoménale vision de Pierre Boulez.



L'annonce d'une création mondiale donnait à ce concert un caractère exceptionnel évident. Les mélomanes sont toujours attirés par ce genre d'événement. Et d'autant plus qu'un « grand de la musique » était là : le célèbre Mstislav Rostropovitch. Un Rostropovitch qui affectionne particulièrement les œuvres contemporaines : il avait créé au festival d'Aix-en-Provence, il y a quelques années, le concerto de Dutilleul qui lui est dédié.

En fait, création il n'y eut pas. Dès l'introduction du violon-

celle solo, on reconnut la Rapsodie créée il y a huit ans, et qui a connu depuis les honneurs du disque. Renseignements pris, une nouvelle œuvre avait bien été composée par Khatchatourian, mais pour violoncelle seul. L'orchestre n'intervenant pas, les organisateurs, on se demande pourquoi, ont préféré se contenter de la Rapsodie. C'est dommage pour les deux mille personnes présentes au concert.

Il est midi. Musiciens, chef et soliste se donnent rendez-vous pour la répétition générale et se séparent. C'est pour nous le moment de brandir le micro pour tenter d'obtenir quelques impressions de la part des artistes.

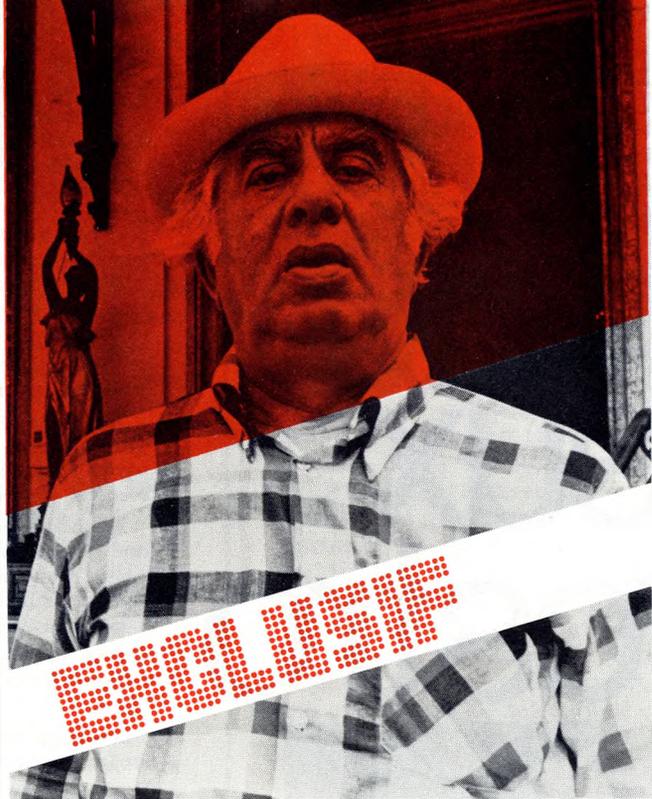
Aram Khatchatourian semble très éprouvé par ces trois heures de travail intensif. Nous nous présentons. Il demande quelques explications quant à la nature du journal. Puis convaincu, il s'empare du micro et fait une déclaration de dix minutes environ, au demeurant fort conventionnelle. Des questions, nous en avions beaucoup à poser. Mais le Maître n'était pas même disposé à les écouter. C'était une impossibilité d'ordre politique diront certains. Pour ma part, je ne comprends toujours pas en quoi le fait d'écouter des compatriotes constitue un engagement quelconque.

Toujours est-il que le journaliste de Nice-Matin a eu plus de Chance. Le 9 août le quotidien régional publiait un article restituant les propos échangés entre Khatchatourian et ce journaliste. Un article qui ressemblait à tous ceux qui paraissent dans la presse à l'occasion de la venue d'une personnalité.

On y découvrait tout de même une information intéressante : Khatchatourian va composer une nouvelle œuvre pour orchestre, avec peut-être l'intervention du piano. « Je connais l'argument, cette fois mon modèle sera la princesse Grâce, comme la réalisation de l'idéal féminin » dit-il. Erevan-Monaco, 3000 kilomètres. Il va vraiment chercher très loin son inspiration. Un Penderecki, par exemple, a été beaucoup plus simple dans sa démarche : il s'est souvenu la souffrance des siens. Ainsi est né le merveilleux Dies Irae, oratorio à la mémoire des victimes d'Auschwitz. Les Arméniens, je crois, n'ont rien à envier dans ce domaine aux Juifs ou aux Polonais.

En fait, après avoir écouté Mstislav Rostropovitch répondre chaleureusement à nos questions, et ce malgré l'heure inopportune, on pouvait se demander si, des deux musiciens, l'Arménien était bien celui pour lequel nous étions venus.

Varoujan



LA DECLARATION D'ARAM KHATCHATOURIAN

Chers compatriotes, et chers jeunes, je suis content d'avoir la possibilité de m'adresser à vous. C'est maintenant la pause de la répétition avec l'orchestre. Je suis très fatigué et je transpire mais cependant puisque vous me le demandez, je pourrais vous dire quelques mots.

Je voudrais tout d'abord dire aux arméniens et aux jeunes de Marseille que je leur souhaite bonne chance, bonne santé et sagesse.

Veuillez excuser ce dernier terme. J'ai dit sagesse parce que les Arméniens d'où qu'ils soient et où qu'ils aillent doivent toujours se souvenir... doivent toujours se souvenir de leur mère-patrie, de leur peuple talentueux, et dans ce peuple arménien,... souvenez-vous de moi !

Vous voulez que je vous parle de moi. Il est très difficile de parler longuement devant un micro. Je suis né à Tiflis et cela fait 53 ans que j'habite Moscou, mais je me considère comme arménien et j'en suis fier.

J'aime beaucoup le peuple arménien et l'Arménie, ma patrie, de sorte que presque chaque année je me rends à Erevan. Du reste, j'y serai le 15 octobre prochain. Il y aura une grande rencontre d'Académiciens... et je le suis !

On m'a élu membre de l'académie des sciences d'Arménie et c'est pourquoi l'on va étudier mes œuvres. Ce qui est une grande joie pour moi. Enfin, je trouve cela très intéressant.

Comment suis-je devenu musicien ?

Je voudrais que les jeunes arméniens le sachent. A 19 ans, je ne savais pas encore ce qu'étaient la musique ou le solfège. J'étudiais à l'Université de Moscou et j'allais devenir

biologiste mais voyez-vous j'ai beaucoup aimé la musique et j'ai commencé par en apprendre les rudiments.

J'ai mené un grand travail des heures entières et durant des années. Je travaillais 12, 14, 16 h. par jour et il m'est même arrivé de travailler 18 h par jour et cela n'a pas été exceptionnel.

Je me souviens d'avoir écrit tous les jours pendant six mois des œuvres importantes et quand par exemple en 1939 a eu lieu la semaine culturelle et musicale arménienne à Moscou, j'avais écrit mon premier ballet intitulé « Le bonheur ». En six mois, j'avais dû beaucoup travailler et je dis en plaisantant que ce n'était pas un travail de milliers de pages mais bien « plusieurs kilogrammes de travail ».

C'était un travail très difficile.

Mais en travaillant de 14 à 18 h par jour j'ai pu terminer cette œuvre et nous mettre à l'honneur, car les Arméniens ont été les premiers à avoir monté un ballet à Moscou ; c'était la première république à le faire.

Les autres ne présentaient que des opéras, tandis que les Arméniens présentaient aussi bien les opéras que le premier ballet.

Revenons aux Arméniens de Marseille. Je ne suis jamais allé à Marseille, mais j'aimerais visiter cette ville, y donner un Concert et avoir des rencontres avec mes compatriotes.

Maintenant, devant moi, se trouve M. Babayan et sa femme et je suis content d'avoir pu faire la connaissance d'au moins un Arménien de Marseille.

Je prie Monsieur Babayan de transmettre mes salutations et mes meilleurs souhaits.

Je vous dis adieu et j'espère vous revoir à Marseille.

Merci et au revoir.

fabuleux leux rostro



Il y a Karajan et ses mystères. Il y a Ménuhin et son visage enchanteur. Il y a Arthur et ses anecdotes quand Rubinstein n'est pas au piano. Et puis il y a Mstislav Rostropovitch... « Violoncelliste russe (Bakou 27.3.1927) depuis 1957 professeur du Conservatoire de Moscou. Fait carrière internationale ». Ces quelques mots on les découvre au gré d'une petite encyclopédie de la musique. Mais Mstislav Rostropovitch n'est pas cela.

Rostropovitch c'est ce petit bonhomme trainant sans jamais s'en séparer une grosse boîte en polyester gris, la demeure de son instrument.

Rostropovitch c'est ce visage jouflu, au sourire chaleureux et presque éternel qui donne spontanément envie de l'embrasser. Ce sont ces phalanges si régulièrement sculptées qui parcourent la touche du violoncelle, tout en caressant ou fouettant quatre cordes impitoyablement secouées d'une mèche de crins par l'archet réunis.

Rostropovitch c'est ce jeu tout en puissance mais d'où se dégage une rare beauté de son, une grande souplesse de phrasé, une musique divine. C'est le violon d'Henryk Szeryng, c'est le piano de Maurizio Polini. C'est cette phrase de Rubinstein : « Moi je joue forte et on entend piano. »

Rostropovitch c'est ce pianiste accompagnant partout la magnifique voix de sa femme, Galina Vichnewskaïa. C'est ce chef d'orchestre qui déclare avec une modestie exagérée : « Quand je dirige je suis très content, mais je crois qu'il n'en est pas de même pour le public ».

Rostropovitch c'est cet homme qui pleure en jouant le concerto de Dvorak à Londres, au lendemain de l'invasion de la Tchécoslovaquie par les chars de son pays.

Non, Rostropovitch n'est pas un grand virtuose comme les autres. C'est tout un personnage, infiniment attachant. Pour le public, certes. Mais aussi pour les musiciens. Il n'est qu'à le voir en répétition, brandissant son archet pour donner plus de vigueur à l'orchestre, criant si b pour corriger une jeune harpiste, chantant de sa voix grave quand le violoncelle ne joue pas.

C'est ce personnage infiniment attaché à sa patrie, qui parcourt les campagnes russes, donnant de multiples concerts dans les petits villages où sa chaleur communicative fait oublier le froid.

Mstislav aime aussi communiquer son savoir à tous ces enfants du Conservatoire de Moscou. A tous ces enfants qui profitent de cet enseignement de la musique unique au monde par ses structures et sa qualité. Si aujourd'hui David Oistrakh n'est plus, demain, de ces enfants d'Union Soviétique, d'autres musiciens surgiront.

Il aime communiquer aussi avec tous ceux qui l'entourent. Et il ne fut pas bien difficile de s'entretenir avec lui à Monaco après une répétition :

— Comment avez-vous connu Aram Khatchaturian ? Comment est né votre collaboration, notamment pour ce concerto que vous allez jouer demain ?

— Je le connais depuis mes années d'étudiant. J'étais étudiant et lui était déjà grand Maître. J'ai toujours gardé pour lui un grand respect et un grand amour. Nous avons collaboré beaucoup à cette composition et nous l'avons jouée maintes fois.

— Ce qui explique, Maître, votre grande connaissance de la partition.

— Oui, absolument... chaque note.

— Que pensez-vous des Arméniens ?

— J'aime l'Arménie autant que ma faiblesse à ma grande terre.

— Connaissez-vous la musique arménienne, Komitas... ?

— Oui et je l'aime beaucoup.

Et puis vint cette question que tous les musiciens du monde posent à Mstislav Rostropovitch, bien que connaissant d'avance la réponse intransigeante :

— Maître, pourquoi ne voulez-vous pas enregistrer les six suites pour violoncelle seul de J.-S. Bach ?

— Parce que je ne les joue pas encore assez bien.

Quelle déception, à chaque fois, à l'écoute de cette réponse ! Ces suites qui constituent l'un des sommets de l'œuvre de Bach, ont parcouru des siècles pour revivre sous l'archet somptueux de Mstislav. Car derrière le légendaire Pablo Casals et malgré Pierre Fournier et Janos Starker, il est un grand vide dans la discographie. La place est prête, et bien prête pour Rostro.

Varoujan

DISCOGRAPHIE MSTISLAV ROSTROPOVITCH

● LE CHANT DU MONDE

— Brahms, double concerto en la mineur pour violon, violoncelle et orchestre, op. 102., avec David Oistrakh, violon et l'Orchestre de Cleveland, direction George Szell. 78495.S.

● DEUTSCHE GRAMMOPHON

— Anton Dvorak, concerto pour violoncelle, avec l'Orchestre Philharmonique de Berlin, direction Herbert von Karajan + Tchaikowsky : Variations sur un thème rococo. Grand Prix du disque 139 044.

— Schumann, concerto pour violoncelle en la mineur, avec l'Orchestre Philharmonique de Leningrad, direction Gennadi Rozhdestvensky. 138 674.

● EMI. LA VOIX DE SON MAITRE

— Beethoven, triple concerto, avec Sviatoslav Richter, piano, David Oistrakh, violon, et l'Orchestre Philharmonique de Berlin, direction Herbert von Karajan. C069-02042 X.

— Saint-Saëns, concerto pour violoncelle en la mineur, avec le Royal Philharmonia Orchestra, direction sir Malcolm Sargent. CVD 2107 T.

● PHILIPS

— Beethoven, Intégrale des sonates pour violoncelle et piano (1 à 5), avec Sviatoslav Richter, piano. Grand Prix du disque Académie Charles Cros.

Coffret 2 Disques 2010.



photo varoujan



arménia 14

U.G.A ARDZIV

Année du cinquantenaire pour l'U.G.A. C'est en effet en 1924 que fut créé à Marseille le Club de l'U.G.A. pour pratiquer plusieurs disciplines sportives, dont le football évidemment. Par la suite, les autres activités cessèrent et l'U.G.A. se consacra uniquement au football après avoir fusionné avec un autre club arménien l'A.S. Ardziv. Le cinquantenaire sera fêté comme il convient aux environs de Pentecôte et nous donneront en temps utile le programme qui sera établi.

Quel est la position du club en ce début de saison ? Au moment où nous écrivons ces lignes, l'équipe fanion se trouve 2e de sa poule derrière son grand rival Biver et la place de 1er pourrait bien se jouer le 22 Décembre entre les deux clubs qui se rencontreront sur le terrain de Biver.

Mis à part un faux-pas en Coupe de France, le comportement de cette équipe fanion est satisfaisant, et l'on espère que le problème du gardien de but sera bientôt résolu. On sait que l'excellent Berland a dû cesser toute activité sportive par suite d'ennuis à la colonne vertébrale. Et ses deux successeurs sont sous les drapeaux. Mais on pense que Boghossian en aura bientôt terminé et reprendra sa place pour confirmer les espoirs qu'il a fait naître dans les deux matchs qu'il a joués. L'équipe comprend une majorité de jeunes qui doivent évidemment s'aguerrir et acquérir le métier indispensable pour tenir les premiers rôles à ce niveau-là.

Car l'espoir de tous, dirigeants, joueurs et supporters, c'est de voir l'équipe reprendre sa place en division d'honneur où elle a déjà joué deux saisons. Deux saisons riches d'expériences où il est apparu que l'U.G.A. avait sa place dans l'élite du football du Sud-Est.

Premier résultat bénéfique : l'obligation, qui a première vue apparaissait comme une lourde charge, d'utiliser un entraîneur fédéral appointé. C'est ainsi que l'on a vu apparaître un nom qui n'avait pas la consonance arménienne. Et ce fut le mariage heureux, arménien-corse. Car l'entraîneur Rossi a beaucoup apporté à l'équipe. C'est un pédagogue, (il est professeur de français) et il a considérablement élevé le niveau technique en le faisant admettre comme une nécessité. Il a obtenu des

joueurs le respect de l'adversaire de l'arbitre, du public et... de l'entraîneur. Il a canalisé cette fougue si sympathique mais parfois un peu excessive et curieux paradoxe, ce serait lui qui maintenant jouerait le plus dans la tradition du club.

Mais comme toute médaille à son revers, le passage en Honneur a aussi apporté ses plaies. Quelques joueurs ont eu, comme on dit, la tête enflée à la suite du contact qu'ils ont eu avec des joueurs du niveau supérieur. Et comme le club n'a peut-être pas eu les moyens de satisfaire leurs appétits on a assisté à une forte hémorragie. Sept à huit joueurs ont ainsi quitté le club ce qui a eu comme conséquence la descente en Promotion d'Honneur A, mais aussi de provoquer la montée en masse des jeunes joueurs du club pour assurer la relève des défaillants.

Et l'on ne saurait trop louer le mérite de l'équipe dirigeante actuelle qui a su faire front à tous ces avatars et appliquer la politique qui s'imposait : conserver l'entraîneur malgré qu'ils n'en aient plus l'obligation par la Ligue et montée des jeunes joueurs du club. Car finalement c'est cette politique des jeunes qui est payante. Et le stade Senafrica ne chôme guère puisqu'il abrite une dizaine d'entraînements et 3 à 4 matches par semaine pour les 7 équipes du club constituées par 150 licenciés dont une centaine de jeunes. Il convient, au passage, de remercier la mairie de Marseille qui a mis à la disposition du club un stade équipé pour l'entraînement nocturne et doté de tribunes et vestiaires décentes et même d'une piscine.

Mais le stade ne fait pas tout et il faut y ajouter le dévouement incomparable des dirigeants qui cumulent les responsabilités dans le bureau et sur le terrain et en particulier l'encadrement des plus jeunes qui par manque de moyens financiers impose la politique de débrouillardise. Ce fut le cas récemment où pour éviter les frais de car, les joueurs se sont déplacés dans les voitures personnelles des responsables.

D'ailleurs, il faudrait peut-être attirer l'attention des pouvoirs publics et de la communauté sur le cas très particulier du club arménien. Il a le niveau d'un club représentatif de sa localité et le fonctionnement d'un club de quartier mais avec des dirigeants et des joueurs éparpillés aux quatre coins de la ville. D'autre part il vit sur ses propres moyens, pratiquement sans subvention. Alors que des clubs comme St-Tropez, Antibes, Hyères représentant leur localité dans l'élite du foot amateur obtiennent des subventions pouvant aller jusqu'à 15 millions anciens par an, alors que plus près de nous Gardanne et Biver obtiennent eux des subventions avoisinant les 5 à 6 millions anciens, l'U.G.A. considéré

comme un club de quartier ne bénéficie pas d'aide de cette importance.

S'il remonte en Honneur, le club aura besoin de moyens financiers supérieurs pour faire face à des déplacements plus longs, au forfait sur recette imposé par la ligue, etc... et le soutien accru de ses supporters sera indispensable. Trois cents spectateurs serait le minimum nécessaire à une saine gestion nous a indiqué le trésorier du club.

Double objectif donc pour les dirigeants, remonter en Honneur et les moyens de s'y maintenir, politique des jeunes pour assurer la relève. Ces jeunes qui à mi-novembre étaient imbattus et second de leur poule pour les juniors et imbattus également avec 2 victoires et 1 nul pour les pupilles. Ces jeunes qui ont fourni à l'O.M. un de ses plus sérieux espoirs, le milieu de terrain Faradian André qui après avoir été sélectionné cadet du Sud-Est était double-surclassé en 73-74 et à l'âge de 15 ans jouait en 3e Division. Devant la grande classe de cet authentique espoir il était normal de le laisser partir, mais la famille reste fidèle au club et son frère Jean-Claude continue à pratiquer en junior 2e Année.

Le mot de la fin revenait de droit au Président Raffi Nazarian dont nous disons, même si sa modestie doit en souffrir, qu'il dirige le club avec une grande diplomatie, énormément de souplesse et à l'occasion beaucoup de fermeté.

Il remercie bien entendu la communauté pour le soutien qu'elle apporte au club, regrette l'hémorragie de joueurs qui n'a pas permis au club de se maintenir sinon la soudure avec la relève par les jeunes aurait été assurée. Il œuvre pour maintenir l'esprit arménien, surtout parmi les jeunes qu'il appelle à venir se joindre aux nombreux licenciés car comme il est dit plus haut la politique du club est orientée vers les jeunes qui ont si bien réussi cette année à relever le flambeau de l'équipe fanion.

Il souhaite que le cinquantenaire du club puisse être fêté par un titre de champion « quoique la concurrence soit sérieuse » qui assurerait la remontée en Honneur. Tout est possible à mon équipe, il suffirait peut-être « que les joueurs y croient ».

André Guironnet

Comité Directeur 1974-1975

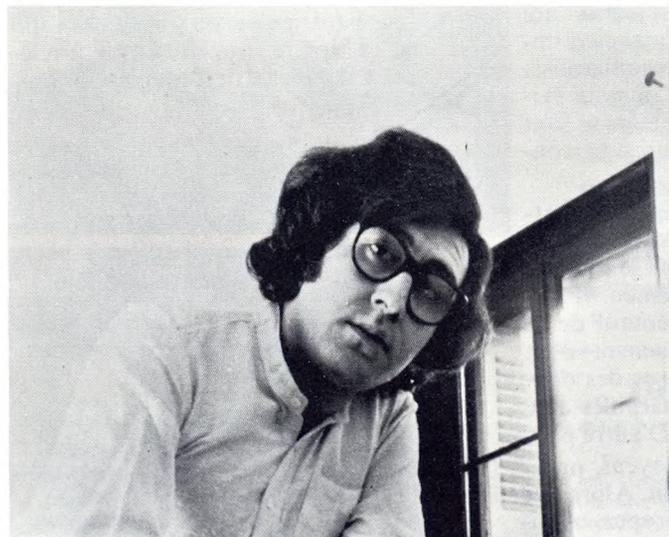
Président :	Nazarian Raffi
Vice-Présidents :	Mardjoian Vartkès Vartanian Achod Kevorkian Jean
Secrétaire Général :	Gharibian Jean
Secrétaire Adjoint :	Bozouklian Georges
Trésorier Général :	Arzoumanian Michel
Trésorier Adjoint :	Kurdjian René Tcherkezian Jacques
Délégué du District :	Vartanian Roland
Conseillers :	Seferian Meguer Arabikian Gaspard Ohanessian Hanyo
Entraîneur :	Rossi Jean-François

Les émissions « face à face » connaissent un grand succès à la télévision. Arménia se devait aussi d'avoir une rubrique confrontant deux opinions différentes.

Pour cette « première » nous avons choisi deux juristes, espérant ainsi dépassionner le débat. Un seul de ces deux juristes ayant accepté de répondre à notre petit questionnaire, nous vous livrons ses réponses et vous demandons, à vous lecteurs, de bien vouloir, « d'en face » nous faire part de votre point de vue.

Dans un prochain numéro nous ferons une synthèse des réponses ou éventuellement nous publierons celles qui seront les plus dignes d'intérêt.

face à face



Raffi Arzoumanian.
Pianiste mais aussi Licencié
en Droit de la Faculté
d'Aix-en-Provence, a bien
voulu répondre aux ques-
tions d'Armenia.

Comment envisagez-vous l'avenir des Arméniens ?

Une distinction s'impose entre diaspora et RSS d'Arménie. Pour la RSS d'Arménie, la question se pose au niveau d'un Etat fédéré. Je ne dispose pas d'éléments d'information suffisants pour faire de la prospective (économique, politique ou sociologique).

Pour la diaspora en revanche, un nombre impressionnant de problèmes surgissent.

En tant qu'individus, l'avenir des Arméniens est lié à celui de la masse des peuples de l'occident, et en cela aucune particularité n'apparaît.

Mais en tant qu'Arméniens au sens national, les perspectives sont plutôt inquiétantes.

Il est incontestable qu'à défaut d'une prise de conscience collective une assimilation totale nous guette dans fort peu de temps. Les raisons en sont simples dans des sociétés où le seul objectif humain est la recherche du maximum d'aisance matérielle. Ces sociétés ont secrété un individualisme qui n'est autre que de l'égoïsme forcené. Il n'y a aucune philosophie qui ait pu imposer un exemple d'idéal humain à atteindre comme les siècles précédents en avaient eu le privilège.

Les Arméniens, plus que quiconque, sont sujets à ce vertige matérialiste. A ce niveau se pose un véritable cas de conscience pour tous : notre nation a été « génocidée » puis dispersée par la civilisation dévastatrice turque. A-t-on le droit d'accepter cet état de fait ; a-t-on le droit de poursuivre l'œuvre turque en nous « auto-génocidant » par un refus systématique à nous sentir directement concerné par l'injustice flagrante dont notre peuple est victime ?

Ceci vise très précisément la nouvelle génération d'Arméniens. Cette génération bénéficie des apports de la culture française pétrie d'humanisme, celle-là même qui devrait nous apporter les fondements à nos raisons de croire dans l'inexorabilité de la justice, à tout le moins à la fluctuation permanente du déroulement historique. L'avenir des Arméniens est étroitement fonction de la détermination de cette génération. Tout porte à croire que nous allons vers un démantèlement des ensembles politiques par la confrontation de deux tendances simultanées et contradictoires : la mondialisation et le nationalisme (la première étant le révélateur de la seconde).

Cet éclatement des structures nous sera peut-être favorable dans la mesure où nous posséderons une élite capable de saisir cette chance. Ce n'est pas une vision utopique. Les bouleversements politiques ont fait l'histoire. Qui peut aujourd'hui affirmer ce qu'amènera le prochain ?

Qu'entendez-vous par Cause Arménienne ?

Défense de tous les droits de tous les Arméniens.

Parmi ces droits, le premier est celui de la pérennité de notre nation, sur l'intégralité de territoire. Ce droit fondamental a été le levier de la décolonisation et a amené une pléiade de peuples à s'autodéterminer.

La cause arménienne doit viser en priorité à l'exercice de ce droit. Il faut savoir que ce droit est partie intégrante de ce que nous appelons « droit naturel ». Ce dernier longtemps piétiné par le droit de la force (nous en avons fait la triste expérience) voit sa nécessité et son influence s'affirmer. Le récent colloque sur Las Casas, à l'IEP (Institut d'Etudes Politiques) d'Aix-en-Provence était très révélateur

de ce fait. C'est une notion qu'il faut défendre avec une rigueur et une vigueur extrêmes.

La cause arménienne, en conséquence, s'attachera à toutes les violations de ce droit. Aujourd'hui deux éléments majeurs : en premier lieu, la cause arménienne est l'obligation qui nous est faite d'exiger de la Turquie les réparations morales et matérielles du génocide et la restitution des terres qu'elle occupe du fait de la force. Je tiens à souligner ici qu'il est inconcevable de parler de reconnaissance du génocide par la Turquie. C'est une aberration juridique et historique. La Turquie a reconnu au Traité de Versailles en 1918 la véracité des faits. Son représentant a lui-même dénoncé l'immensité et l'horreur des massacres. Les puissances alliées en ont pris acte. Le Traité de Sèvres l'a inclus dans ses articles. Que vouloir de plus ? La Turquie n'a jamais nié le fait des massacres, elle les dénature en les impliquant dans des actes de guerre ou dans la nécessité de son ordre intérieur. Ne sont-ce pas là des phrases entendues au procès de Nuremberg ?

En second lieu, la cause arménienne est l'obligation qui nous est faite d'exiger le rattachement de la RSS Autonome de Nakhitchevan et de la région autonome du Khara-bagh à la RSS d'Arménie. Car historiquement et politiquement rien ne justifie un tel démantèlement de notre seule parcelle de territoire encore appelée Arménie.

Pensez-vous que la langue soit un facteur déterminant dans la spécificité du peuple arménien ?

Si oui, comment envisagez-vous son enseignement ?

C'est une évidence.

Il faut établir une différence entre langue naturelle et langue de culture. Sur le plan de langue de culture, notre jeunesse n'a aucune spécificité par rapport à la jeunesse française. La culture française ou occidentale est la base de notre savoir et par là-même a dominé notre mode de réflexion. Il faudrait amener la langue arménienne au niveau d'une langue de culture.

Comment étudier la spécificité du peuple arménien si ce n'est au niveau des résultantes philosophiques, sociales, artistiques. Mais, pour cela, il faut avoir accès à l'esprit de cette culture. Quel autre moyen que la langue ?

Si cela était, nous entrevoyons justement un facteur d'enrichissement profond pour le peuple arménien par la dualité de cultures de notre jeunesse, ce qui amènerait un souffle nouveau par la résultante du choc et de l'assimilation de deux civilisations totalement différentes : un élément revitalisateur en fait.

Quant à l'organisation de l'enseignement, je préconise le renforcement et l'extension des structures sérieuses ac-

tuelles. Je pense à ce propos, très précisément, aux écoles gérées par les Mekhitaristes. Elles ne sont point exemptes de critiques, souvent fort justifiées. Toutefois, il faut songer aux possibilités qu'elles offrent par leur ancienneté et leurs ramifications.

La multiplicité des tâches arméniennes est telle qu'il faut savoir sérier et diviser les travaux. Des structures sont en place, aidons-les activement à s'implanter partout, à s'améliorer pour arriver à des niveaux dignes de la civilisation dont nous prétendons défendre l'héritage.

Quelles réflexions vous inspire la puissance économique des Arméniens de la diaspora ?

Puissance économique implique nécessairement une idée de regroupement. Or le fait le plus évident est l'individualisme des éléments de la communauté. Une somme d'individualités n'a jamais constitué une puissance. Qui dit puissance dit unité dans la philosophie, dans les buts et dans l'action. Sur le plan économique je ne vois nulle part un ensemble répondant à ce critère.

Portons notre réflexion sur la raison de cet individualisme.

L'Arménien a réellement évolué depuis 60 ans. Dans nos territoires soumis au joug turc, l'Arménien était esclave, et ce au sens aristotélicien du terme. Toutefois dans ces conditions, l'esclave n'a jamais abdiqué sa seule raison d'être, sa seule raison d'homme : la révolte, volonté ou possibilité.

Aujourd'hui l'Arménien a défait des liens d'esclavage et s'est offert en valet. La différence est grande, car cette seconde attitude est synonyme de passivité. Pourquoi ? Plus l'Arménien s'est affirmé économiquement, plus il est entré dans le jeu de notre société contemporaine, et plus il a renoncé à ses qualités vitales, à ses devoirs fondamentaux de révolte contre ceux qui d'esclave l'ont amené à être un travailleur expatrié, puis un Français, un Anglais, un Américain, un citoyen soviétique comme les autres... ! Nous devrions faire notre profit du chef d'œuvre de J. Losey « The Servant » ! Quelle leçon !

Il y aura puissance économique des Arméniens, le jour où ceux-ci auront compris que 3 millions d'individus regroupés autour d'une même action, d'une même structure et donc représentés, sont un groupe de pression ;

Il y aura puissance économique des Arméniens le jour où ceux-ci accepteront de renoncer pour leur seul profit aux bénéfices de leur travail, c'est-à-dire, le jour où chaque Arménien à travers tous les contacts, tous les rapports de force que sous-entend la notion économique aura présent dans son esprit l'inquiétude de l'utilité de son partenaire ou adversaire sur le plan de la Cause Arménienne.

bulletin d'abonnement

à découper et à retourner à ARMENIA
2, place de Gueydan. 13120 Gardanne

Je désire recevoir 10 numéros d'Arménia pendant un an pour 40 Francs.

Nom

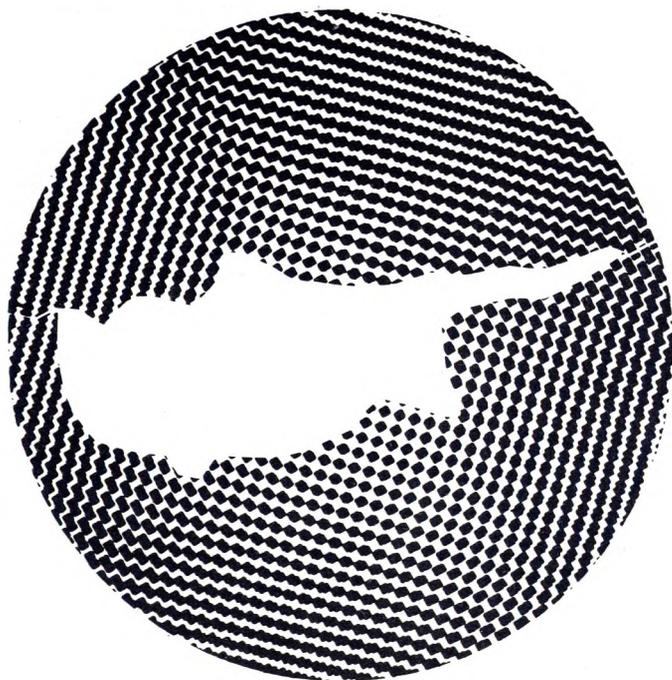
Prénom

Adresse

Ci-joint mon règlement soit 40 francs, par chèque bancaire, chèque postal.

Comme par hasard, un conflit éclate, dans lequel la Turquie est impliquée, et la première bombe lâchée par les Turcs atteint une école arménienne. Curieuse erreur de tir. Dans ce conflit qui ne concernait pas les Arméniens on pouvait espérer qu'ils n'auraient pas à souffrir de cette lutte pour la suprématie dans l'île de Chypre.

Mais les premières victimes sont arméniennes et l'on a peine à croire qu'il s'agit d'un simple incident ; on serait plutôt tenté de penser que c'est un nouvel épisode à ajouter au grand programme d'extermination de la race arménienne et surtout de la culture arménienne, programme dicté par une haine farouche qu'il serait temps de voir disparaître.



CHYPRE

ou la fidélité turque

Le seul nom de Chypre me remémorait la mythologie grecque. Chypre évoquait aussi la douceur méditerranéenne, la mer et le soleil. Certes, je savais que tout n'était pas pour le mieux entre les populations cypristes grecques et cypristes turques, mais il n'en restait pas moins que la vie cheminait cahin-caha, sans heurts véritables depuis que le pays avait accédé à l'indépendance en 1960.

Dorénavant, une telle évocation n'est plus possible. Depuis deux mois à ces images viennent s'ajouter en surimpression des scènes horribles : pillages et viols, bombardements et massacres, persécution et exode de familles entières arrachées à leurs foyers.

Pourquoi tant de souffrances et de sacrifices ?

D'une part, il ne faut pas oublier que la situation politique en Grèce se dégradait lentement mais inexorablement. Aussi, par le truchement de l'Enosis, les colonels grecs voulaient-ils dorer le blason de leur autorité et de leur gouvernement. Malheureusement, pour eux, ils se sont laissés manœuvrer par les grandes puissances.

D'autre part, il est clair que confronté à des difficultés intérieures il est tentant

pour les gouvernants de détourner l'attention de leurs sujets en créant quelques points de cristallisation vers l'extérieur. Or, il est connu que la situation intérieure turque et notamment la situation économique est plus que précaire. Il est aussi notoire que la méthode turque pour solutionner les problèmes politiques est simple : DEPORTATIONS et GENOCIDES. Le putsch dirigé contre Monseigneur Makarios servit de prétexte à la Turquie.

Tenant compte de ces données, les événements ne pouvaient être autres que ce qu'ils sont. A savoir le débarquement des troupes turques, l'occupation par la force de la moitié de Chypre, l'exode de la population cypriste grecque.

Bien que les tragiques événements de Chypre fissent couler beaucoup d'encre, certains aspects importants du problème ont été omis ou passés trop rapidement.

Avant tout et à soixante ans d'intervalle l'Histoire se répète. Ne dit-on pas que l'Histoire est un éternel recommencement ? Dans sa chair l'Homme arménien souffrit à nouveau les coups des hordes turques et la passivité — sinon la lâcheté, des grandes puissances. Si, à

l'origine les questions arméniennes et cypristes n'étaient pas tout à fait semblables, il n'en reste pas moins que la Turquie adoptât des méthodes identiques pour résoudre l'une et l'autre. Bulent Ecevit et Turan Gunès ne sont que les successeurs logiques des Genghis Khan, Sultan Rouge, Talaat et Kemal. Le premier génocide du XXe siècle perpétré par les turcs à l'encontre de la Nation arménienne n'ayant jamais été condamné pourquoi la Turquie s'arrêterait-elle en si bon chemin ? Quels que soient les gouvernements turcs, de droite ou de gauche, les méthodes employées sont les mêmes. Ne dit-on pas que le gouvernement actuel présidé par Bulent Ecevit est progressiste de type social démocrate ? En quoi le débarquement à Chypre, état indépendant et membre du Commonwealth, peut-il être progressiste ? (Bien sûr, on peut reprocher à Guy Mollet l'expédition de Suez en 1956 ; une fraction importante de l'opinion française le fit). A ma connaissance, aucun courant politique turc n'a désapprouvé l'agression commise cet été, de même qu'il ne s'est trouvé en 60 ans aucun écrivain ou cinéaste turc pour condamner le génocide de 1915.

La Turquie tente de se justifier d'une part en rappelant qu'elle est l'une des trois puissances garantes de l'indépendance de l'île, et d'autre part, qu'elle est intervenue afin d'assurer la protection de la minorité cypriste turque.

Messieurs, soyons sérieux !

Comment l'indépendance de Chypre, peut-elle être préservée par l'occupation de l'armée turque ? Depuis quand faut-il détruire, bombarder, piller, massacrer pour protéger l'indépendance d'un Etat souverain ?

La Turquie se déclare état protecteur des minorités. Se déclarer puissance protectrice est une chose ; le prouver, à la face du monde, par des actes en est une autre. Pourtant, cela serait très facile vu la composition de la population en Turquie. Que fait la Turquie pour la protection des minorités kurdes, grecques, arméniennes ? Rien. Elle pratique une politique impérialiste d'assimilation des masses non-turques ; elle turquifie par la pratique du génocide culturel. Par exemple, non seulement, elle ne restaure pas les monuments architecturaux témoins de la civilisation arménienne, mais elle pousse à les détruire. N'est-ce pas la Turquie qui interdit le développement et la diffusion de la langue et de la culture kurdes et arméniennes ? Comment l'opinion turque, les couches laborieuses et progressistes, peuvent-elles être autant aveugles ? Une seule explication : l'opinion politique turque est immuable, monolithique et xénophobe.

Par Chypre, la Turquie d'aujourd'hui ne montre toujours pas sa résolution de refuser la succession d'un génocide atavique. Bien au contraire. Pourtant, il appartient à la Turquie, c'est-à-dire à l'Etat turc de faire face aux responsabilités et aux réparations qui lui incombent. Son prestige exige qu'elle batte sa coulpe et fasse pénitence, sinon, comme l'écrivit Jack London « le soufre et la poix ne seraient pas de trop pour punir vos crimes comme ils le méritent. Tant qu'existent vos pareils l'enfer est une nécessité cosmique. »

Sarhad Kildjian

mobilisation générale.

Arménia mobilise
toutes les personnes qui désirent
participer au succès de leur journal.

Articles, études, informations de toute nature,
photographies, reportages...
Dans tous les domaines votre collaboration
est essentielle.

Arménia - 2, place de Gueydan - 13120 Gardanne

MUSIQUE

concerts à marseille

**LE CHŒUR ACADEMIQUE DE
LA REPUBLIQUE ARMENIENNE
A MARSEILLE**

par Hagop KURKDJIAN

Nous sommes à l'Opéra. Foule des grands jours, mais cette fois elle se compose presque exclusivement d'Arméniens de Marseille et de ses environs. C'est un jour sans précédent, un événement est en train de se produire.

Le rideau se lève. Et voici qu'une intense émotion s'empare de vous. Devant nous, un spectacle magnifique : sur toute la largeur de la vaste scène, debouts, sous les yeux d'une assistance émerveillée, c'est le Chœur Académique de la République Arménienne, les hommes en habit, les femmes en robe noire, manches longues, très dignes. Plus de 70 choristes. « Des choristes ? Mais... on en a vu bien d'autres ! » Non, jamais. Tous les autres n'étaient que des chanteurs. Ce sont là des messagers extraordinaires. Leur message ? Le vrai, le principal vous a déjà pénétré en un clin d'œil. Ecoutez plutôt :

« Nous voici, nous les représentants d'une vaillante nation, plus de 25 fois séculaire. 25 siècles d'histoire ! Nous, c'est la première nation chrétienne du globe. C'est Grégoire l'Illuminateur, Mesrob Machtotz et l'alphabet, Vartan Mamigonian et l'Avarair. C'est Naregatz et le Nareg Nerses Chnorhali et les charagans (« rivière de diamant » ; suite de prières incomparables). Nous, c'est Ani et ses églises innombrables, les monastères antiques, les Khatchkars, les manuscrits uniques au monde. Nous c'est l'Arménie envahie par des peuples puissants, « engloutie dans la poussière qu'ils ont soulevée », l'Arménie piétinée,

massacrée, anéantie par un plan diabolique conçu pour effacer le nom d'Arménien de la surface de la terre.

Nous voici, pour représenter l'Arménie dans le passé, mais surtout l'Arménie toujours présente, miraculeusement ressuscitée, avec son Etchmiadzine (descente du Fils de Dieu) où bat le cœur de tous les descendants de nos martyrs sans nombre.

C'est nous ! Les plaies du génocide à peine cicatrisées, nous avons atteint les plus hauts sommets des arts, des lettres, des sciences (astronomie, musique...).

Nous voici ! Vous n'avez plus, en émigrés malheureux à interroger les oiseaux migrateurs : « Grue, n'as-tu pas une petite nouvelle de mon pays ? » Nous sommes là, nous, vos frères et vos sœurs en chair et en os, venus tout exprès du pays d'Ararat pour vous chanter, à vous, les heureux citoyens de votre patrie d'adoption, la grande nouvelle de l'essor fulgurant de l'Arménie éternelle, essor symbolisé dirait-on, par notre capitale, un Erevan métamorphosé, éblouissant de lumière.

Et maintenant, ouvrez votre cœur à notre musique. »

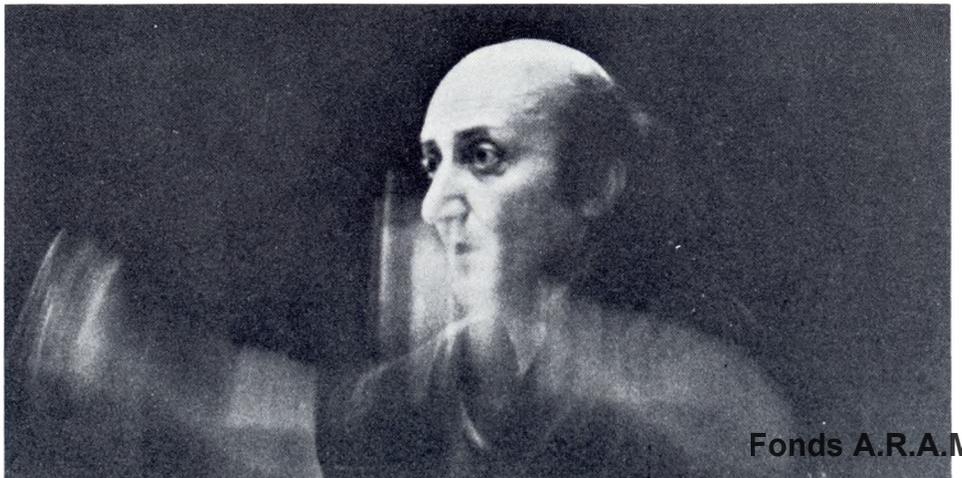
Et ils ont chanté...

Avec un art consommé. Pendant près de quatre heures, en deux jours consécutifs.

Ils ont chanté, et ils ont enchanté le vaste auditoire qui n'en croyait pas ses yeux ni ses oreilles.

Ils n'étaient pas simplement d'excellents musiciens, tous issus de notre terre, mais d'éloquents ambassadeurs itinérants qui avaient conquis et réchauffé les cœurs des Arméniens de Marseille.

photo varoujan





Nous savions tous, certes, qu'en Arménie il n'y a pas de demi-mesure pour tout ce qui concerne le savoir et la performance, mais une telle perfection dans l'art du chant choral nous laisse rêveurs. Aucune possibilité d'en faire autant avec nos compatriotes de l'Occident, pour la simple raison qu'aucun groupement ne veut se consacrer exclusivement à cet art.

Qu'il me soit permis ici de dire quelques mots à ce propos, sans être pédant.

La performance artistique de cette qualité, dans une polyphonie vocale, est fonction d'une oreille juste et d'une culture musicale réunies. On obtient la perfection dans l'harmonie des voix, si l'on sait écouter les autres parties et leur ajuster la sienne, en tenant compte des rapports exacts entre les différents intervalles entendus simultanément ; sans cette condition, en se contentant de chanter sa partie (plus ou moins juste) il n'y aura jamais cette perfection harmonique propre à l'art divin.

Cet effet harmonieux, obtenu par un juste dosage de timbres magnifiques, dans le cadre d'un style qui est particulier à une musique à nulle autre semblable par sa beauté et son originalité, caractérise l'interprétation des œuvres inscrites au programme de ces deux concerts. Il est superflu de décrire cet effet. Pourquoi en dire davantage ? Peut-on décrire le parfum d'une rose ou la saveur d'un fruit ?

Il convient cependant de mentionner une autre performance tout à fait exceptionnelle : le Chœur Académique de la République Arménienne chante de mémoire tout son répertoire, même les œuvres de grande envergure comme le *Stabat Mater* de Rossini. Non seulement chaque œuvre est chantée dans la langue originale, mais entièrement « par cœur ». Cet ensemble est donc capable de tenir la scène pendant des heures sans aucune musique à la main, grâce à une conscience professionnelle au-dessus de tout éloge, mais grâce aussi à un chef qui, pour être à la tête d'une telle formation, possède toutes les qualités requises : sobriété dans la conduite, précision dans les attaques, rigueur des rythmes, simplicité des manières. Aucune recherche d'effets dans ses gestes. Nous étions bien en présence d'un musicien authentique au service de son art, et non pas d'un acrobate de cirque qui sait faire des prouesses avec sa baguette (ou ses mains et le reste) pour épater des amateurs naïfs venus le voir danser sur l'esdrade (elle n'y était pas).

Et maintenant, puisqu'on me le demande, je vais ajouter ce qui intéresse le plus les véritables artistes qui ne se contentent jamais d'éloges dithyrambiques ; je vais parler de quelques rares... fausses notes, qui ne se trouvaient pas là où on les imagine :

1. — Pour une phalange si admirablement qualifiée et pour un déplacement qui fera date, la direction du Chœur Académique aurait dû inscrire à son programme des œuvres plus importantes représentant notre folklore national ou des productions de nos compositeurs actuels en général, au lieu d'aller puiser dans une littérature non arménienne que nous pouvions très bien entendre ailleurs.

2. — Le charmant *Tzik dou*, Kaché, harmonisé par le R.P. Komitas, donné hors programme, a eu une interprétation fantaisiste. Je n'ai jamais entendu le plus célèbre et le plus talentueux disciple de Komitas (si fidèle au style de son maître), le regretté P. Ganatchian, unanimement vénéré en Arménie Soviétique l'interpréter de cette façon. Qui a raison ?

3. — Les nuances constituent un moyen important d'expression musicale, mais M. Tchekidjian en abuse. Certaines œuvres, chantées avec des nuances déplacées deviennent caricaturales. Je m'explique : l'une des plus belles pièces de notre liturgie, le *Sourp Sourp* (sanctus) d'Egmalian, a été chanté dans un murmure presque continu. Or s'il est vrai que les deux premiers mots se chantent *pianissimo* (comme indiqué), le troisième *Sourp* (saint) va crescendo et aboutit à un *forte* pour exprimer l'admiration du croyant dans son attitude d'adoration devant « les cieux et la terre remplis de ta gloire ». On ne proclame pas cela dans une demi-obscurité mystérieuse artificiellement créée, comme on l'a vu, ni d'une voix chuchotée ; l'auteur ne l'a pas voulu ainsi. Un exemple pour mieux expliquer cette anomalie : supposez que sur une scène, un artiste s'avise de chanter comme il l'entend le plus prestigieux hymne national du monde, et, les yeux mi-clos, les mains dans une attitude de supplication et d'une voix à peine audible, murmure : « aux armes citoyens, formez vos bataillons ». Je n'aurais pas souhaité être à la place de cet artiste, si jamais... Rouget de Lisle était présent.

Par contre M. Tchekidjian n'a pas commis l'erreur de suivre l'exemple de presque tous les autres chefs, en commençant la première note de *Sourp* à l'octave supérieure, pour faire valoir

sans doute la voix d'un « m'as-tu vu ».

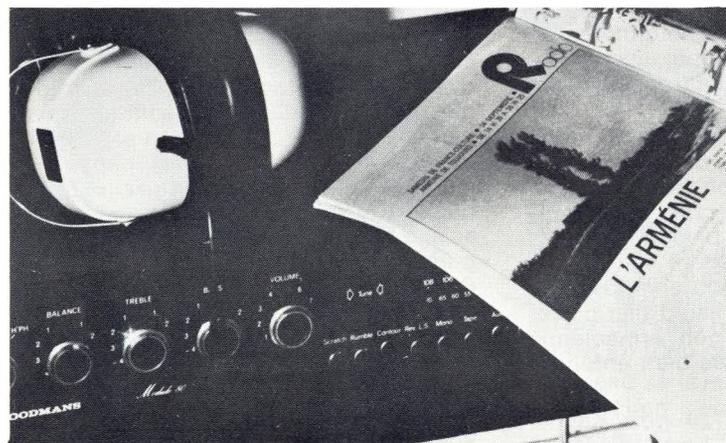
4. — Mais ce qui m'a stupéfiait le plus, c'est de voir inscrit au programme du premier concert (a cappella, sans accompagnement) le plus grand chef-d'œuvre de tous les temps de la polyphonie vocale, l'*Alléluia* de Haendel (sans parler de la fugue, messe en si mineur de J.-S. Bach, présentée dans les mêmes conditions). Imaginez encore une fois, si vous le pouvez, qu'un illustre soliste joue en concert, sans accompagnement d'orchestre, un concerto de Beethoven pour piano ou violon et orchestre. Trahison envers l'œuvre et son compositeur ? C'est peu dire. La chose est inconcevable, impensable. Même une œuvre de moindre envergure (la truite de Schubert par exemple) perd une grande partie de sa valeur sans son accompagnement. Il y a avait, bien sûr, un piano pour remplacer l'orchestre, mais peut-on représenter l'arc en ciel en noir et blanc ?

Ce n'est pas tout, hélas ! Au point culminant de l'*Alléluia*, lorsque le Messie est proclamé Roi des Rois et Seigneur des Seigneurs, Haendel fait tenir très longuement les mots King et Lord dans l'aigu et à pleine voix, tour à tour par toutes les voix féminines et masculines à l'unisson. Mais M. Tchekidjian fait chanter ces fameux monosyllabes anglais en coups de marteau percutants et extra-brefs (par les ténors). Aucune formation professionnelle anglo-saxonne, spécialisée dans les œuvres de Haendel, n'a jamais fait cela. Qui a raison ?

Dois-je conclure, à mon grand regret, que le sens des œuvres religieuses lui échappe ?

Un petit détail : pour la première fois depuis sa création peut être, le public a écouté l'*Alléluia* du Messie de Haendel sans se mettre debout. Mais ceci est une autre histoire.

Pour terminer, j'ai le plaisir de souligner la très belle tenue de toute l'assistance dans les deux concerts. On entendrait voler une mouche dans un Opéra archi comble. Aucune manifestation tapageuse, non plus, de la part d'un public enthousiaste, qui a fait une immense ovation aux choristes, aux deux excellents chefs, MM. Tchekidjian et Meihanedjian (qui a dirigé une première partie), à l'orchestre de l'Opéra (dans le deuxième concert) et aux cinq admirables solistes, Mmes Loussiné Zakarian, Olga Gabaian, MM. Vahan Mirokian, A. Khatchatorian et Boris Grékov. Plusieurs bis furent accordés au public qui ne voulait pas quitter la salle. De magnifiques gerbes de fleurs étaient offertes en fin de concert. ■



SAMEDIS DE FRANCE CULTURE 14 SEPTEMBRE 1974 ARMENIE DE TOUJOURS 14 H 30-16 H 25

Georges Godebert est allé cette année découvrir l'Arménie, pour les auditeurs de France Culture. Ceci après avoir découvert grâce à Rouben Mélik et à son Anthologie de la poésie arménienne, parue au début de l'année, les trésors artistiques et culturels de cette terre lointaine et amicale. Grâce aussi à Ardavast Berbérian qui lui a révélé dans cette même anthologie les aspects attachants d'une civilisation trop ignorée et méconnue. Vouloir témoigner en 120 minutes de plus de 20 siècles d'histoire serait une folle entreprise. Plus simplement Georges Godebert à travers les documents sonores rapportés, va vous révéler quelques aspects de l'Arménie d'hier et d'aujourd'hui, d'une Arménie qui malgré tous les drames de son histoire, demeure profondément vivante, et qu'il faut aller voir.

Ce qui frappe le voyageur qui parcourt la terre arménienne, ce sont ses pierres. Toutes sortes de pierres qui émergent du sol pour raconter la longue et douloureuse histoire de la nation arménienne. Et en premier lieu ces Khatchkars monumentaux, que l'on découvre en grand nombre près des monastères, des églises, mais aussi partout ailleurs : il y en aurait près de trente mille, qui représentent des croix de pierre entourées d'ornements très finement ciselés. Les Khatchkars ne sont pas des pierres tombales mais témoignaient d'événements, heureux ou malheureux.

Peut-être est-il temps maintenant de situer l'Arménie actuelle, qui depuis le 29 novembre 1920, est l'une des quinze Républiques

Socialistes Soviétiques. La grande patrie Russe a apporté aux Arméniens un peu de cette paix, de cette prospérité qui lui furent si cruellement disputées au long des siècles.

Située à la limite du Caucase et de l'Asie Mineure, la R.S.S. d'Arménie est bordée au Nord et à l'Est par les Républiques sœurs de Georgie et d'Azerbaïdjan, à l'Ouest et au Sud-Est par la Turquie et l'Iran. A vol d'oiseau, d'avion plutôt, la Mer Noire et la Caspienne. Les particularités de sa nature, la richesse de ses ressources naturelles, la complexité de son développement historique, ont donné à l'Arménie un visage d'une grande originalité. Parlons de ses montagnes et de sa capitale actuelle, Erevan, la ville rose, à cause du tuff de ses maisons, une des plus vieilles villes du monde. Erevan qui a plus de mille mètres d'altitude, se trouve inscrite dans le panorama grandiose de la plaine de l'Ararat. L'Ararat, montagne légendaire qui abrite dit-on l'Arche de Noé, avec ses deux sommets, le grand Massis, à plus de cinq mille mètres, et le petit à quatre mille mètres.

Erevan est justement fière de ses musées, et en premier lieu du Maténadaran. Pour en savoir un peu plus sur l'histoire arménienne, Georges Godebert a visité pour nous ce conservatoire des manuscrits antiques, l'un des plus riches du monde. C'est grâce à l'érudition et au Français impeccable de Aïda Kessaïan, que nous découvrons le Maténadaran et tout d'abord l'origine même du nom.

Le mot Maténadaran, est un mot arménien ancien qui signifie dépôt de manuscrit. Actuellement c'est notre institut de recherche scientifique qui est ainsi nommé, et les manuscrits arméniens sont ici étudiés et traduits en arménien moderne, en langues étrangères. Vous verrez ici une collection de manuscrits qui va du Ve au XVIIIe siècle. Mais le bâtiment du Maténadaran est tout à fait neuf. Il a été construit en 1957, spécialement pour la conservation des manuscrits, mais dans le style de l'architecture arménienne du XIe, XIIe siècle. Sur ce panneau vous voyez représentées symboliquement trois périodes de l'histoire arménienne: La période la plus ancienne, celle d'Ourartou, qui commence du IXe siècle avant Jésus Christ et se termine au VIe siècle avant Jésus Christ. Dans le coin supérieur, à gauche, la copie de l'inscription cunéiforme qui parle de la cité forteresse d'Erégouni, fondée en 782 avant Jésus Christ sur le territoire de notre capitale actuelle. C'est justement cette inscription qui nous a donné la possibilité de fêter le 2750e anniversaire de notre ville. La période hellénistique quand l'Arménie a subi une très forte influence grecque ; n'ayant pas encore d'alphabet les Arméniens se servaient de l'alphabet grec, et tous les arts et toutes les sciences de la Grèce antique ont fleuri également en Arménie. Vous voyez de ce côté le temple de Garni, construit au IIIe siècle avant Jésus Christ, et détruit au XVIe. Il est en train d'être construit actuellement. Au centre, la période chrétienne. En 301, les Arméniens ont adopté le Christianisme comme religion officielle, religion d'Etat. En 303 la majeure partie de la cathédrale d'Etchmiadzine était construite et elle existe jusqu'à présent. Et en 405, Mesrop Machdots a créé l'alphabet arménien. Vous voyez les lettres arméniennes en tout 36, qui n'ont pas changé jusqu'à présent. Aujourd'hui encore nous nous servons du même alphabet qui a été créé au début du Ve siècle. Et vous voyez un Khatchkar, une pierre-croix. Ce sont des stèles en tuff ou en granite, très belles, et qu'on rencontre en Arménie par dizaines de milliers. Mais ce sont rarement des stèles funéraires, plutôt des monuments érigés en l'honneur d'une victoire, d'un événement.

Toujours sous la conduite de Madame Kessaïan, la visite de la plus grande salle du musée a permis à notre groupe de découvrir des trésors artistiques et des manuscrits d'une très grande richesse. Sans doute certains parisiens se souviennent-ils de l'exposition de l'Art Arménien en octobre 1970 à Paris qui au pavillon de Marsan, leur avait révélé des pièces inestimables. Madame Kessaïan accompagnait l'exposition. A la fin de la visite, Georges Godebert a pu lui faire préciser un certain nombre de points intéressants.

Madame Kessaïan Aïda, vous venez de faire avec un groupe et nous-même la visite du musée du Maténadaran. Pouvez-vous nous résumer le sens de cette visite et nous dire quel est l'intérêt historique du Maténadaran ?

L'intérêt historique du Maténadaran est très grand. D'abord comme centre de concentration des manuscrits arméniens qui ont été dispersés à travers le monde durant les siècles, ensuite comme centre scientifique où ces manuscrits sont étudiés, traduits, édités et publiés, et également comme centre de formation de cadres, de jeunes spécialistes qui travailleront plus tard sur ces manuscrits et qui continueront l'œuvre de leurs prédécesseurs.

Pouvez-vous nous dire combien le Maténadaran contient de manuscrits ?

Il contient actuellement 10.600 manuscrits complets et datés arméniens, sans compter les fragments, près de 2.000 manuscrits en différentes langues étrangères, plus de 100.000 documents d'archives anciens et manuscrits, et 1.600 livres imprimés anciens.

Est-ce qu'il est exact qu'il y a au Maténadaran des manuscrits qui sont absolument introuvables, dont les originaux ont été perdus, je crois des manuscrits arabes, perses ?

Ce sont plutôt les ouvrages des auteurs antiques, des savants grecs de l'antiquité, des philosophes, dont les traductions ont été faites en arménien au Ve et VIe siècles, ensuite les originaux ont disparu, notamment pendant l'incendie de la bibliothèque d'Alexandrie, mais leurs traductions arméniennes ont été conservées et sont arrivées jusqu'à nous.

Je crois que vous possédez également le plus ancien manuel de mathématiques.

Nous possédons effectivement le plus ancien manuel d'arithmétique existant actuellement dans le monde entier, qui a été rédigé au VIIIe siècle.

Quel est le poids du plus gros manuscrit que vous possédez au Maténadaran ?

Le plus gros manuscrit est un recueil d'Homélie du début du XIIIe siècle qui pèse 28 kilogrammes et qui comprend 660 feuillets dont chacun a été préparé de la peau de veau. Et le plus petit pèse 19 grammes seulement. C'est un calendrier du XVe siècle, car à l'époque les calendriers de poche étaient à la mode parce que le commerce a commencé à évoluer et les commerçants très souvent voyageaient dans les pays étrangers, et ils avaient besoin de petits calendriers de poche pour retrouver les fêtes chrétiennes quand ils étaient dans des pays musulmans.

Parmi les manuscrits qui m'ont particulièrement intéressés, ceux des poètes ont retenu mon attention. Il y a je crois un manuscrit d'un poète du Xe siècle. Est-ce que vous pouvez nous en parler ?

Krikor Naregatsi est le premier poète arménien qui a renoncé à la poésie religieuse ; il a chanté la beauté de la nature, la beauté de la femme et dans son œuvre l'homme monte à un si haut degré qu'il devient presque l'égal de Dieu. Il ne refuse pas l'existence de Dieu mais il refuse l'église ; il faut que l'homme soit l'égal de Dieu et il peut rentrer en contact sans l'intermédiaire de l'église, un contact immédiat avec Dieu.

Pour terminer pouvez-vous nous dire comment on conserve les manuscrits, quels sont les meilleurs procédés de conservation ?

Il y a trois conditions essentielles pour la conservation des manuscrits, ce sont une température qui ne doit pas dépasser 18°, une humidité de 40 à 50 % et un éclairage très très faible, parce que les rayons du soleil et la lumière sont très nuisibles pour nos manuscrits. Dans nos salles de la réserve, ces trois conditions sont prévues et ce sont justement les conditions qui ont existé jadis dans les caves des monastères.

J'ai entendu tout à l'heure que vous utilisiez l'ail comme procédé de conservation.

L'ail a été utilisé pour coller les feuilles d'or sur les miniatures, mais l'ail est en même temps un désinfectant, qui a protégé les manuscrits des différentes maladies, des moisissures surtout.

Du Maténadaran et de ses manuscrits nous nous rendons tout naturellement à Etchmiadzine, la cité des monuments antiques. C'est ici, à une vingtaine de kilomètres de Erevan, que se trouve le centre de la Sainte Eglise apostolique arménienne et le siège de son chef suprême Vasken Ie, grand Catholicos de tous les Arméniens. Il est élu à vie par une assemblée d'ecclésiastiques et de laïques arméniens venus de tous les pays du monde. Sa nomination remonte au 29 septembre 1954, il y a 20 ans. L'église arménienne a toujours été le ciment de l'unité nationale. Ses monastères ont été de tous temps des centres culturels et universitaires.

A Etchmiadzine fut construite en 301, sur l'emplacement d'un temple païen, une cathédrale qui existe encore de nos jours. Georges Godebert a pu en faire la visite, sous la conduite d'un guide particulièrement éclairé, M. Edouard Utudjian, architecte éminent qui se trouvait sur place à ce moment même, pilotant un groupe d'archéologues du département de l'Yonne, attirés en Arménie par l'importance de nombreux vestiges gréco-romains.

M. Utudjian, urbaniste de renom international pour ses études en sous-sol, a contribué d'ailleurs à la restauration de la cathédrale

d'Etchmiadzine, de 1957 à 1964. Il a bien voulu nous servir d'interprète et de guide.

Nous nous trouvons en ce moment dans la cathédrale de Saint Etchmiadzine, c'est-à-dire la cathédrale principale, le Vatican des Arméniens de l'église nationale, l'église apostolique grégorienne, dont le chef est Sa Sainteté Vasken Ie, Catholicos de tous les Arméniens, et il règne sur le monde entier et il se trouve en territoire soviétique parce que Etchmiadzine est en territoire soviétique. Le gouvernement d'ailleurs a énormément de déférence envers la personne de Sa Sainteté et envers l'église arménienne, le culte est absolument libre d'être exercé et plusieurs églises sont en fonctionnement d'abord dans le territoire soviétique dans les pays soviétiques et aussi à l'étranger il existe de très nombreuses églises. Il y a également un deuxième Catholicos qui est à Antilias et qui en rang vient après le Catholicos d'Etchmiadzine ; il y a le patriarche de Constantinople et le patriarche de Jérusalem. Il y a donc quatre patriarches en exercice dans le monde pour la foi chrétienne grégorienne. Les Arméniens de bonne heure ont adhéré d'une part à l'église apostolique romaine, qui était la seule à l'époque ; ensuite il y a eu un schisme pour des raisons absolument obscures qui sont dépassées maintenant, il y a eu une séparation. Mais en réalité les Arméniens donc ont adhéré d'une part à l'église nationale arménienne, la deuxième, c'est l'église apostolique romaine, et aussi l'église protestante qui a des adhérents, 5 % des Arméniens je crois.

M. Utudjian, est-ce que vous pouvez nous préciser, pour les auditeurs de France, quel est l'intérêt historique et architectural d'Etchmiadzine ?

L'intérêt historique est très grand parce que c'est la première église officiellement devenue chrétienne, dans un état devenu chrétien, sous le règne de Tiridat, qui était le Roi d'Arménie à l'époque, à la fin du IVe siècle ; on peut considérer que cette église est la plus ancienne que l'on connaisse, en ce qui concerne les fondations et le plan initial en forme de croix grecque.

Sa construction remonte à quelle époque ?

Sa construction remonte dès le vivant de Saint Grégoire l'Illuminateur, qui a converti au christianisme l'Arménie (...).

Je crois que l'église est construite sur un temple païen.

A peu près 80 % des églises d'Arménie, ont été bâties sur des temples ourartou, du IVe, Ve siècle avant Jésus Christ. Ici, on ne savait pas qu'il y avait un temple. A l'occasion des travaux de restauration, on a fait des fouilles et on a découvert en dessous le maître autel une crypte qui est du IVe siècle avant Jésus Christ. (...) Dans cette crypte on a découvert une stèle, en basalte qui est la plus grande du monde, qui a trois mètres de longueur, malheureusement il n'y a pas d'inscriptions dessus. Alors que dans la cour de Saint-Hripstimé, vous allez voir une stèle avec des inscriptions cunéiformes (...).

M. Utudjian, est-ce que vous pouvez nous dire un petit mot des peintures murales de cette cathédrale ?

C'est une famille de peintres du XVIIIe siècle qui a fait ces peintures mais avec des motifs persans. Pour ma part je trouve que cela a une très grande valeur intrinsèque, mais que cela n'a pas sa place ici. J'aurais préféré même que l'on voit les pierres en dessous. (...)

Nous avons suivi M. Utudjian et le groupe d'archéologues, admiré au passage les nombreuses reliques et les œuvres d'art, et à tour de rôle après avoir descendu quelques mètres sous terre, nous nous sommes trouvés une quinzaine dans un étroit boyau qui conduit aux vestiges du temple païen sur lequel fut érigée la cathédrale. Onnig Eminian, guide d'Etchmiadzine répond aux questions de Georges Godebert.

Pendant la restauration de 1958, on a trouvé ces ruines de l'ancien temple païen sur lesquelles était construite la cathédrale. Ici vous voyez l'autel de sacrifice et en même temps l'autel où on faisait le feu sacré et par conséquent on peut déduire que les anciens arméniens, avant le christianisme, pratiquaient le culte du Dieu Mithre, le Dieu du soleil de la lumière et du feu : tout ce que vous voyez au centre, sont les restes de l'ancien temple païen et la pierre en face est la pierre des sacrifices. (...)

Quel genre de sacrifices pratiquait-on dans ce temple ?

On pratiquait le sacrifice des taureaux. Cette coutume de sacrifices existe encore dans certains villages : on sacrifie des moutons, des brebis, des pigeons.

(à suivre)

CECI EST L'EMBLEME D'ARMENIA



jeu-concours

Première question :

Que représente cet emblème ?

.....

Deuxième question :

Légendez les principales caractéristiques de ce dessin.

L'auteur de la meilleure réponse gagnera un abonnement de un an à Armenia.

Les dix meilleures réponses suivantes seront récompensées par un abonnement de 6 mois à Armenia.

Participez nombreux à ce concours.

Dans un prochain numéro, la rédaction d'Armenia proposera une étude sur les réponses reçues.

Nom

Prénom

Adresse

Adresser cette page à : **ARMENIA, 2, place de Gueydan - 13120 - Gardanne.**